France ILLUSTRATION

N° 147 — 24 JUILLET 1948 — 60 FRANCS

Illinois U Library

CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE CHATEAUBRIAND

Saint-Malo et Combourg ont commémoré les 17 et 18 juillet le centième anniversaire de la mort de Chateaubriand par des cérémonies auxquelles assistèrent M. Édouard Herriot, au nom du gouvernement et de l'Académie française ; Mgr Rocques, archevêque de Rennes, primat de Bretagne ; le général Vannier, ambassadeur du Canada, et les représentants des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de la Belgique, de la Suisse, de l'Italie et du Liban. (Lire pages 94 et 95 l'article de M. Éd. Herriot.)

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France
ILLUSTRATION
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.700	3.200	3.480	3.960
6 mois . . .	1.350	1.600	1.740	1.980

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	Un an....	13,50	dollars	16.20	17	19,80
	6 mois...	6 75		8,10	8,50	9,90
SUISSE.	Un an....	57	francs suisses	68	71.50	83
	6 mois...	28,50		34	35,75	41,50
PORTUGAL.	Un an....	339	escudos	407	430	497
	6 mois...	169 50		203 50	215	248,50

TOUS AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	3.400	4.080	4.300	4.980
6 mois...	1.700	2.040	2.150	2.490

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **500 fr.**
Étranger. . . . . Un an **680 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **20** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LA TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE PROCHAIN NUMÉRO France ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

DE HUYSMANS ET DE M. FOLANTIN
Chronique de MARTIAL-PIÉCHAUD

MONSIEUR SOMMEIL
Nouvelle inédite de Claude AVELINE

LE RENDEZ-VOUS
Comédie en quatre actes de Jehan BOUVELET

PARAITRA LE **15 AOUT**

Illinois U Library

QUATRIÈME ANNÉE

NUMÉRO 147

24 JUILLET 1948

France ILLUSTRATION

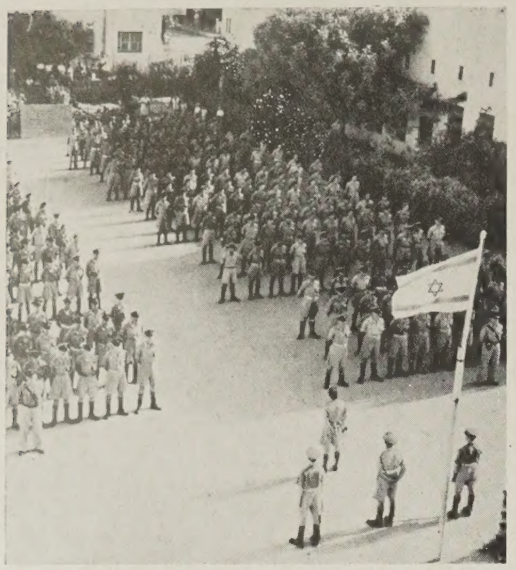
GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

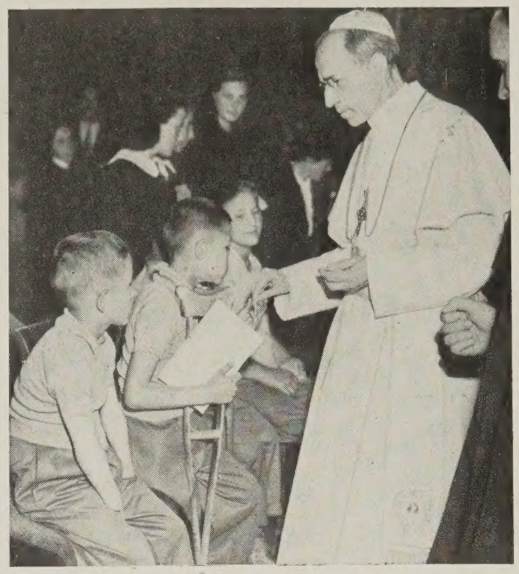
LE DRAPEAU DES « BATAILLONS DU CIEL »

Au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée le 13 juillet dans la cour des Invalides, le général Valluy, inspecteur des forces terrestres d'outre-mer et ancien commandant en chef des troupes françaises d'Extrême-Orient, a remis le drapeau des « bataillons du ciel » à la demi-brigade coloniale de commandos parachutistes qui s'est distinguée en Indochine. Ce drapeau, qui était celui des parachutistes ayant participé au débarquement de 1944, avait été offert aux « bataillons du ciel », en 1942, par la ville d'Edimbourg. Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE



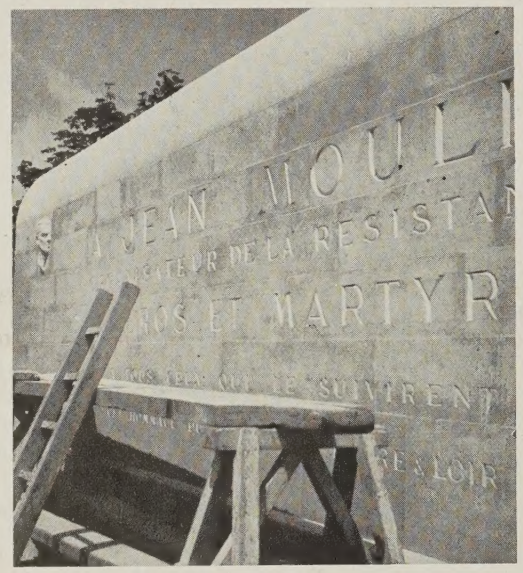
LES FORCES DE POLICE du nouvel Etat d'Israël, qui ont été créées récemment, viennent de prêter serment au cours d'une impressionnante cérémonie qui s'est déroulée dans la cour de la citadelle de Tel-Aviv.



SA SAINTETÉ PIE XII a reçu une centaine d'enfants italiens victimes de la guerre. Le pape a remis à chacun d'eux une médaille souvenir. Plus de 15.000 enfants italiens furent blessés durant les hostilités.

LE COMTE FOLKE BERNADOTTE est accueilli à son arrivée à New-York par M. Trygve Lie, secrétaire général de l'O. N. U., devant laquelle il va rendre compte de la mission qu'il a accomplie en Palestine.

M. ANDRÉ MARIE, ministre de la Justice, a inauguré un monument élevé à la mémoire de M. Abel Guidet, ancien maire de Bapaume et député du Pas-de-Calais, mort en déportation, en Allemagne, en 1944.



A CHARTRES a été élevé un monument à la mémoire de Jean Moulin, ancien préfet d'Eure-et-Loir et l'un des premiers résistants, qui a été fusillé par les Allemands en raison de son héroïque action clandestine.

M. ROMULO GALLEGOS, président de la République vénézuélienne, a été reçu docteur *honoris causa* de l'Université de Columbia par le général Dwight Eisenhower, qui en est depuis quelques mois le président.

A PRAGUE, pendant la traditionnelle fête des Sokols, que présidait M. Clément Gottwald, des centaines de personnes ont parcouru les principales rues en brandissant des photographies du président Edouard Benès.

L'ARGENTINE a célébré le cent trente-deuxième anniversaire de sa libération. A cette occasion, le général et M^me^ Eva Duarte de Peron ont reçu au palais présidentiel les membres du corps diplomatique.

UN ACCORD pour l'application du plan Marshall en zone française d'occupation a été signé, en présence de M. Jefferson Caffery, par M. P. Leroy-Beaulieu, représentant le général Kœnig, et M. A. Harriman.

GRANDE SEMAINE POLITIQUE

par ALBERT MOUSSET

La réponse soviétique aux trois notes remises à Moscou par les Alliés au sujet du blocus de Berlin a causé plus de malaise que de surprise. Elle est à peu près celle qu'attendaient les gouvernements des puissances occidentales.

Du moins a-t-elle l'avantage de définir avec une précision nouvelle les points sur lesquels l'Est et l'Ouest s'opposent ou s'affrontent.

THÈSE SOVIÉTIQUE ET THÈSE ALLIÉE

Ces points peuvent se résumer ainsi :

L'acte du 5 juin 1945 sur le statut de l'Allemagne a été suivi d'une déclaration commune sur le partage des zones d'occupation et l'établissement à Berlin d'un contrôle militaire quadriparti assuré par un organe interallié nommé en russe *Komandatura*.

Berlin se trouvant dans la zone d'occupation soviétique, le président Truman a adressé le 14 juin 1945 au maréchal Staline un message par lequel il acceptait le repli des troupes américaines sur leur zone — c'est-à-dire à 300 kilomètres à l'ouest — à la condition que des accords entre les commandants militaires assurassent à ces forces l'accès de Berlin par la voie ferrée, la route et l'air.

Staline fit connaître le 16 juin qu'il était acquis à cette transaction. Il donna à Churchill la même assurance ; ce fut sur la foi de celle-ci que les Américains évacuèrent la Thuringe et la Saxe et que les Anglais se retirèrent de la ligne Wismar-Schwering-Ludwiglust-Domitz.

Les Alliés reprochent aujourd'hui aux Russes d'avoir violé leurs engagements en instituant le blocus de Berlin dans l'intention évidente d'évincer les Occidentaux et de rester seuls maîtres de la ville. Ils remettent par là en cause un accord dont la contre-partie — le retrait des forces anglaises et américaines — leur reste acquis. Le fonctionnement du système quadriparti à Berlin est le *test* de la collaboration des vainqueurs dans la réorganisation de l'Allemagne.

Il n'y a pas de question de Berlin, répliquent les Russes. Il y a une question de l'Allemagne dans son ensemble. Or les Alliés ont, eux, violé les accords existants en décidant à Londres de doter le Reich occidental d'un régime politique et économique autonome, autrement dit en prenant l'initiative du démembrement de l'Allemagne.

Le gouvernement soviétique se refuse donc catégoriquement à toute discrimination entre la question allemande et le « cas » de Berlin. Celui-ci n'existe pour lui qu'en fonction de celle-là. Or l'introduction d'un système monétaire « séparatiste », la mise en circulation d'un mark spécial dans le secteur occidental de Berlin ont désarticulé l'unité organique de la « capitale ».

En bref, les Russes voient dans les mesures qu'ils ont adoptées à Berlin la conséquence du régime imposé par les Alliés à l'Allemagne occidentale, tandis que les Alliés centrent la discussion sur ces mesures.

Là ne se limite d'ailleurs pas la divergence.

Le gouvernement soviétique reproche aux Alliés de n'avoir ni « dénazifié » ni démocratisé leurs zones d'occupation. Il considère comme nuls et non avenus à ses yeux les engagements pris à Londres pour l'élection d'une assemblée et le choix d'un gouvernement de l'Allemagne occidentale ainsi que pour l'institution d'un contrôle international de la Ruhr auquel la Russie ne serait point partie.

Les Alliés ripostent que ce sont, au contraire, les Russes qui ont rendu inévitable la sécession du Reich en organisant dans leur zone un régime économique, politique et social qui l'aligne sur la vie soviétique.

Donc, désaccord à la fois sur le fond et sur la procédure d'une négociation.

L'ÉVOLUTION PROBABLE DU LITIGE

Si la note soviétique rejette en bloc les accusations des Alliés et les retourne contre eux, elle ne ferme cependant pas la porte à toute discussion. Mais elle en subordonne la reprise à son élargissement. Il faut remettre sur le tapis les questions qui ont été débattues à Londres en décembre dernier au cours d'une conférence qui s'est terminée sur un échec : l'unité allemande, la démilitarisation et la dénazification du Reich, les réparations. Pour ce qui est de Berlin, les Russes ne considèrent pas comme insurmontables les « difficultés techniques » qui ont servi de prétexte au blocus ; au surplus ils se déclarent prêts à prendre en charge le ravitaillement du Grand Berlin.

Mais les Alliés n'aperçoivent pas sur quelle base utile pourrait rebondir une négociation, étant donné que le Kremlin réaffirme au départ les arguments qui ont fait échouer les précédentes.

Il faudrait pour qu'un accommodement intervînt :

Ou que les Soviétiques renoncent aux décisions prises à Varsovie par les huit ministres des Affaires étrangères de l'Europe orientale, décisions qui prévoient la création d'un gouvernement provisoire « démocratique et pacifique » pour l'ensemble de l'Allemagne ainsi que l'établissement d'un contrôle des Quatre sur l'industrie lourde du bassin de la Ruhr ;

Ou que les Alliés renoncent aux « recommandations » formulées à Londres par les représentants des six puissances occidentales et communiquées déjà, en vue de leur application, aux onze ministres-présidents des pays du Reich de l'Ouest.

Ces deux hypothèses sont également exclues.

Les Etats-Unis regardent la note soviétique comme une fin de non-recevoir, une « réaffirmation stéréotypée » d'arguments déjà maintes fois réfutés à Londres, à Paris et à Washington.

La Grande-Bretagne tient cette note pour « peu satisfaisante » ; toutefois elle se félicite de voir qu'elle ne coupe pas tout à fait court à toute discussion.

Pour le moment, il semble que l'on n'aille ni vers une réouverture immédiate des pourparlers ni vers une aggravation irréparable de la tension, bien que le commandement soviétique à Berlin ait décidé de limiter la circulation aérienne autour de la capitale et d'imposer ainsi de nouvelles restrictions à ses communications avec l'Ouest.

Plus intransigeante à Washington, plus réaliste à Londres, plus conciliante à Paris, la position des Alliés reste dans l'ensemble inchangée : elle exclut un abandon de Berlin, malgré les lourdes difficultés que soulève le ravitaillement de cette ville dans les conditions actuelles. L'envoi à Moscou d'une note collective réaffirmera vraisemblablement cette position, bien qu'il n'y ait plus grand-chose à espérer de la procédure diplomatique.

Au cas extrême, il ne resterait aux Alliés que trois solutions : briser le blocus par la force ; se résigner à l'abandon de Berlin en échange de concessions dont il est difficile de déterminer la nature étant donné qu'elles ne sauraient remettre en cause l'ensemble du problème allemand ; se tourner vers l'O. N. U. en invoquant l'article 33 du pacte, qui vise les différends dont la prolongation est susceptible de menacer le maintien de la paix et de la sécurité internationales.

Mais ce recours serait de peu d'efficacité pratique, car l'Union soviétique ne manquerait pas de lui opposer son veto.

En attendant, les représentants des puissances occidentales ont donné rendez-vous à Francfort aux ministres-présidents du Reich de l'Ouest pour mettre au point l'exécution des accords de Londres — ce qui vient confirmer leur intention de ne pas tenir compte de la contre-offensive moscovite.

Les ministres du Reich sont avant tout soucieux de laisser les Alliés porter la responsabilité historique du partage de l'Allemagne. Ils ne veulent, en ce qui les concerne, envisager d'autre collaboration au plan qui leur est proposé que leur participation à un statut provisoire de centralisation administrative.

LA RECRUDESCENCE DE L'AGITATION SOCIALE EN ITALIE

Alors qu'une grave crise sociale se développait dans la péninsule et qu'une grève générale des cheminots était déjà virtuellement décidée, un événement tragique est venu exaspérer les passions et créer un climat révolutionnaire.

Le 14 juillet, un peu avant midi, au moment où il quittait le palais de Montecitorio, siège de la Chambre des députés, le secrétaire général du parti communiste italien, M. Palmiro Togliatti, a été blessé de trois coups de revolver par un étudiant sicilien, Michele Ballante.

L'auteur de l'attentat, arrêté sur place, a déclaré n'avoir eu d'autre mobile qu' « un ardent sentiment de patriotisme ».

M. Togliatti a été opéré d'urgence dans des conditions qui laissent espérer qu'il survivra à ses blessures.

L'émotion produite par cet acte criminel a été considérable et s'est rapidement étendue à toute la péninsule. Convoqué en séance extraordinaire, le comité exécutif de la Confédération du travail a lancé un ordre de grève générale tandis que les partis d'extrême gauche — communistes et socialistes majoritaires — exigeaient la démission du gouvernement de Gasperi, dénoncé par eux comme « fauteur de guerre civile ».

Des désordres éclatèrent sur divers points de la péninsule : à Venise, Naples, Milan, Turin, Gênes, Piombino, etc., il y eut des morts et des blessés. Au parlement les députés en vinrent aux mains.

Toutefois, les éléments modérés des organisations syndicales et le sang-froid du gouvernement, qui ne perdit à aucun moment le contrôle de la situation, ont ramené assez promptement la détente. L'ordre de grève a été rapporté et le travail a repris quarante-huit heures après l'attentat.

La motion de blâme à l'adresse du cabinet, qui est venue lundi en discussion, a été repoussée, et il semble que l'épreuve de force envisagée par le parti communiste n'ait pas répondu à l'effet qu'il en attendait.

M. de Gasperi a d'ailleurs condamné énergiquement le geste criminel qui semble bien, d'après les premiers résultats de l'enquête, avoir été celui d'un exalté ou d'un simple d'esprit. Il n'en est pas moins à prévoir que ce geste sera exploité dans les jours qui vont suivre par la propagande communiste pour prolonger l'agitation et créer des embarras nouveaux au gouvernement. Le Front démocratique populaire, qui groupe les communistes et les partis apparentés, a tenu un meeting à Rome au cours duquel il a comparé l'attentat contre le leader communiste à celui dont Matteoti fut victime au temps de la réaction mussolinienne.

Il est superflu d'ajouter que de tous les partis communistes étrangers sont venus des messages de protestation et de solidarité avec les communistes italiens. On a remarqué le passage du télégramme de Staline, au nom du Comité central du parti bolchevik, qui regrette « que les amis du camarade Togliatti n'aient pas réussi à le protéger contre l'attentat ».

LES GRÈVES EN FRANCE

On pouvait craindre que l'agitation déchaînée en Italie par ce tragique événement ait en France des répercussions. Il ne semble pas que cette crainte se soit justifiée. Sans doute la grève des fonctionnaires des Finances s'est prolongée, mais le raidissement du gouvernement a conjuré son extension. Dans les services postaux l'ordre de grève a été différé et la décision laissée aux syndicats autonomes.

Pour le moment, en tout cas, le mouvement garde l'allure purement revendicative d'une protestation contre le plan ministériel de reclassement de la fonction publique et ne paraît pas s'orienter vers une manifestation politique.

DES ÉQUIPEMENTS SPÉCIAUX SONT ÉTUDIÉS EN VUE DES OPÉRATIONS AÉRIENNES DU GRAND NORD.

LA PUISSANCE MILITAIRE DES ÉTATS-UNIS

par le colonel de réserve MARCEL VERNOUX

Pas plus qu'aucune autre armée au monde, l'armée des Etats-Unis de 1948 n'est encore dotée d'un statut définitif ; plus qu'une autre, peut-être, elle possède, au contraire, le caractère d'une armée de transition.

Est-ce étonnant ? Non, et à plusieurs titres : d'abord pour les causes communes à toutes les armées : incertitude sur les conditions stratégiques de demain et hésitations sur les enseignements tactiques des derniers combats et des récentes découvertes ; ensuite, pour une raison purement américaine : c'est la première fois que la grande nation occidentale a sérieusement répudié son isolationnisme, et l'on comprend que la doctrine soit encore à mettre au point en ce qui concerne la place politique — et militaire — que les Etats-Unis doivent tenir dans le monde.

Si, en effet, tous les citoyens de la libre Amérique sont aujourd'hui convaincus de la nécessité d'assurer leur défense, les avis diffèrent sur la façon dont cette défense doit être organisée.

En 1864, la victoire du Nord avait été remportée par plus de deux millions d'hommes qui « venaient de la vie civile sans entraînement préalable » et rien n'était venu souligner qu'elle eût pu être achetée plus vite et à un plus juste prix. De ces idées était née une doctrine d'après laquelle les Etats-Unis devaient avoir une marine forte, capable de faire respecter leur caractère insulaire, mais une armée réduite au strict minimum et pour laquelle il ne pouvait être question d'un service obligatoire.

Loin de changer ces dispositions, la guerre de 1914-1918 semblait les avoir renforcées : l'expérience avait prouvé que le système permettait même de soutenir — et de gagner — une guerre mondiale ; dès lors, pourquoi se créer des obligations inutiles ? Aussi la marine avait-elle été renforcée — car la lutte contre les sous-marins, puis la présence de la flotte japonaise en avaient indiqué la nécessité ; mais l'armée de terre — comme l'aviation, qui lui était rattachée — avait été encore réduite.

En 1939, l'armée se composait de trois parties, formées exclusivement de volontaires :

— l'armée régulière, de 174.000 hommes, articulée en six petites divisions et disséminée sur tout le territoire ;
— la garde nationale, faite des milices des Etats, pouvant en cas de guerre, avec ses propres réserves, armer une vingtaine de divisions ;
— les réserves organisées, formées surtout de 60.000 officiers de réserve instruits entre les deux guerres.

Et l'armement de ces unités — à part celui de l'aviation — n'avait pas progressé depuis 1918.

Il fallut tout le délai de 1939 à 1943 — en passant par Pearl Harbour (décembre 1941) — pour transformer cette troupe misérable en la superbe armée que nous connaissons.

Le plus merveilleux de l'affaire, ce fut la façon dont fut menée l'instruction de la troupe, et surtout celle des cadres, avec les moyens initiaux infimes que l'on possédait.

La mise en place des cadres nécessita d'abord des prélèvements continuels sur les formations de l'armée régulière, combinés avec l'utilisation des anciens officiers de réserve ; puis on forma, dans les écoles, jusqu'à 6.000 officiers par mois, pendant que, pour les emplois purement techniques, on se contentait de militariser ingénieurs, médecins, banquiers et entrepreneurs.

Trois ans pour mettre sur pied 8 millions 300.000 hommes, formant 95 divisions (dont 16 blindées et 5 aéroportées) et 16 armées aériennes, tout en fournissant du matériel en quantité considérable à ses alliés, ce fut un véritable tour de force; mais puisque, justement, cette organisation fut merveilleuse, puisqu'on estime qu'il était impossible d'aller plus vite, le temps nécessaire à la réalisation (qui avec le progrès risque d'être encore plus délicate) sera au moins aussi important dans l'avenir, alors que l'ennemi sera peut-être à même d'attaquer le pays dans un délai restreint, sinon sans délai...

Dans ces conditions, le retour à la situation d'avant guerre est-il désirable et même possible ?

LA DÉFENSE DU CONTINENT AMÉRICAIN

La carte de la page suivante traduit l'idée que les citoyens des Etats-Unis se font du monde ; pour assurer leur défense, la première des conditions est de maintenir l'ennemi à distance de sécurité, et l'Américain, qui voit large, estime que celle-ci ne doit pas être inférieure à 4.000 ou 5.000 kilomètres.

Il ne s'agit pas seulement de la défense des Etats-Unis, mais de celle du continent américain, c'est-à-dire essentiellement de l'Amérique du Nord.

L'idée de défense commune avec le Canada a reçu sa consécration officielle dans la « déclaration d'entente » du 13 février 1947, qui est en somme, malgré son titre, plus même qu'une alliance militaire, puisqu'elle envisage des échanges de personnels et d'études, la standardisation du matériel et des équipements et la mise à la disposition mutuelle de « facilités » militaires, navales et aériennes.

Vers le sud, la question de la défense ne se pose pas.

Le seul ennemi possible à l'heure actuelle est donc l'U. R. S. S., à laquelle pourraient s'agglomérer tous les Etats que celle-ci entraîne dans son orbite.

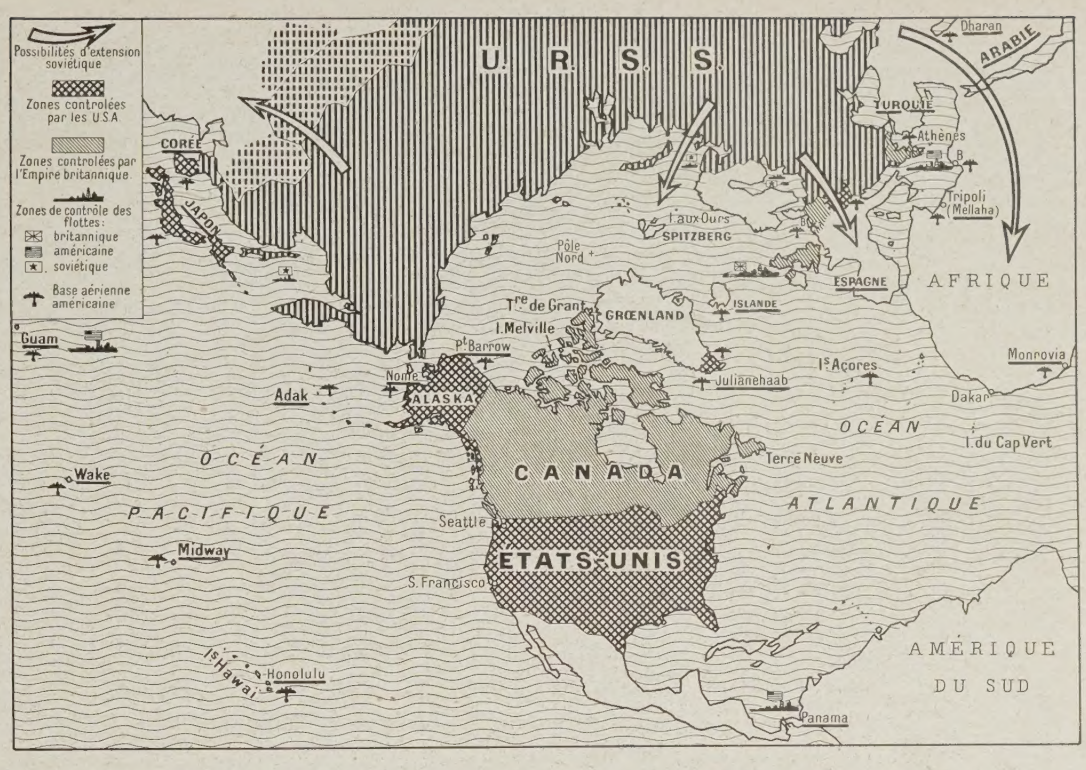
Or, si nous regardons la carte, c'est au nord, mais sur un secteur d'une largeur considérable, que se trouve cet ennemi ; la défense du continent américain exige donc en premier lieu que

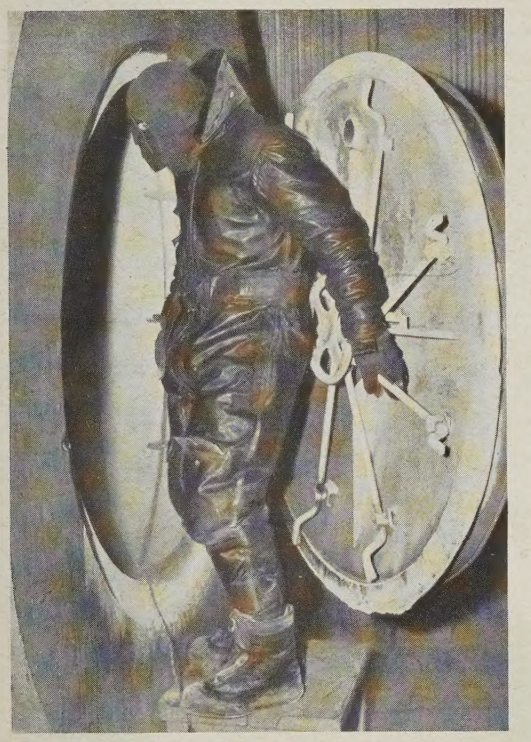
EISENHOWER, ANCIEN COMMANDANT EN CHEF.

soient occupés et défendus tous les points qui pourraient fournir à l'ennemi des bases d'attaque possible à bonne distance ; en deuxième lieu, que soient prévues des bases défensives-offensives permettant le cas échéant de passer à la riposte ; en troisième lieu, enfin, que l'ennemi soit empêché de s'étendre sur sa droite ou sur sa gauche et de menacer l'Amérique d'enveloppement. La possession de bases éloignées permet en outre d'établir un réseau de renseignements assurant par la détection la sécurité contre les incursions aériennes ennemies, par la météorologie la sécurité de la navigation amie.

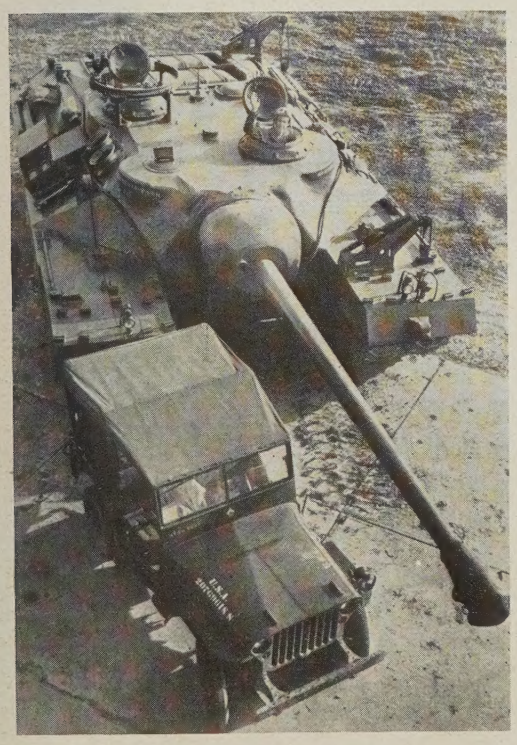
Les bases de la première catégorie sont essentiellement celles du nord ; la distance de sécurité a conduit à les placer dans les Aléoutiennes, en Alaska (Nome et Barrow), dans les îles arctiques (île Melville et Terre de Grant), au Groenland et en Islande.

L'installation américaine au Groenland, terre danoise, date de l'accord du 9 avril 1941 ; elle était prévue pour la durée de la « crise internationale » et comprend, outre la base maritime de Julianeharab, quatre aérodromes principaux et trois stations secondaires ; ces bases ne nécessitent qu'un personnel réduit (un millier de spécialistes), mais il n'est pas question de les abandonner. Avec l'Islande, un accord prévoit que, tout en lui faisant retour, l'aérodrome de





ESSAI D'ARMES PAR 70 DEGRÉS SOUS ZÉRO.



LE CHAR LOURD T. 28, DE 100 TONNES.

Keflavik continuera à être utilisé par les avions américains civils et militaires. La ceinture défensive comprend encore, à l'ouest, l'ensemble des Hawaï et se compléterait à l'est par les Açores, où les Etats-Unis utilisent la base de Lagens et même les îles du Cap-Vert.

Dans l'ensemble de ces stations, le Spitzberg joue un rôle à part : anciennement terre russe, devenu norvégien (mais démilitarisé) en 1920 par le traité de Sèvres, il fut néanmoins occupé dès 1940 par la Norvège et ses alliés, qui l'utilisèrent comme relais sur la ligne de ravitaillement de l'U. R. S. S. par Mourmansk et Arkhangelsk. Dès 1944, Moscou tâta le gouvernement norvégien en vue de l'organisation d'une défense commune de l'archipel ; la Norvège s'est contentée de faire traîner les choses en longueur et de retirer elle-même ses troupes. Le seul examen de la carte suggère que nous entendrons encore parler de la question.

Aux bases défensives-offensives nous rattacherons toutes les possibilités que se ménagent les Américains en Europe occidentale. Le plan Marshall ne comprend certes pas de clauses politiques ; mais il va sans dire que son principal objectif est de faire échapper à l'influence russe le maximum possible d'Etats européens, ceux-ci étant considérés comme une couverture lointaine du continent américain ; or, les nécessités de cette couverture peuvent faire envisager un jour le déclenchement d'une contre-offensive sur le continent européen lui-même : l'Amérique y a donc besoin d'une base d'opérations lui permettant sa préparation, puis son exécution. La Grande-Bretagne a déjà joué ce rôle contre l'Allemagne ; mais, sur le continent même, c'est évidemment la péninsule Ibérique qui répond le mieux aux conditions posées.

Nous avons signalé enfin le souci de Washington de ne pas laisser la puissance russe se développer latéralement jusqu'à menacer d'enveloppement les Amériques.

Contre les différentes poussées possibles, le gouvernement américain a déjà pris ses précautions et bâti ses barrières ; en Extrême-Orient, ce souci explique l'installation militaire et la nouvelle politique au Japon et en Corée, ainsi que la prise de possession des îles japonaises du Pacifique, à travers lesquelles Wake et Guam représentent toujours les bases principales. Mais la direction la plus inquiétante serait sans contredit celle qui, à travers le Moyen-Orient et les Etats musulmans du nord de l'Afrique, pourrait amener l'influence russe jusqu'à Dakar, c'est-à-dire déjà à portée de l'Amérique du Sud. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'empressement avec lequel les U. S. A. ont annoncé qu'ils prenaient en Moyen-Orient la suite de la politique britannique. Refus courtois aux Russes d'envisager leur présence en Libye, aide à la Grèce et à la Turquie, réinstallation enfin — il y a quelques mois — des bases de Benghasi et surtout de Mellaha (près de Tripoli) pendant que la flotte américaine, autour du porte-avions *Midway*, se montre successivement dans tous les ports de la Méditerranée orientale, avec un chargement d'infanterie de marine capable d'aménager une base nouvelle, telles sont les manifestations de cette volonté d'établir une barrière américaine entre l'U. R. S. S. et l'Afrique. Si l'on y ajoute l'influence incontestable en Iran et en Arabie séoudite, où les problèmes stratégiques purs se mêlent à des questions de pétrole, on a une image à peu près complète de l'articulation des forces des U. S. A. dans le Moyen-Orient.

L'ARMÉE AMÉRICAINE

Quelles sont donc l'importance et l'organisation de cette armée qui se voit confier des tâches aussi multiples et dispersées dans le monde entier ?

Avant de répondre directement à cette question, il convient de rappeler que la puissance américaine est basée essentiellement non pas sur une multitude de combattants (elle a vaincu, en 1945, en Europe, avec quatre-vingt-neuf divisions seulement), mais surtout sur sa puissance industrielle formidable, à laquelle est venue s'ajouter la possession du « secret » atomique. Aussi les Etats-Unis peuvent-ils dans une certaine mesure se permettre de n'employer que des effectifs relativement réduits : et cette considération explique que la plus grande puissance du monde n'ait actuellement sous les drapeaux que 1.070.000 hommes pour l'armée de terre et l'aviation (cette deuxième en employant 400.000), 550.000 pour la marine et 108.000 pour l'infanterie de marine : au total à peine 1,1 % de la population totale du pays, alors que les Russes dépassent 2 % et que les Anglais arrivent jusqu'à 2,8 %.

Sur ces effectifs, près de la moitié stationnent outre-mer ou naviguent dans les mers lointaines : en ce qui concerne l'armée de terre, il y a près de 200.000 hommes en Allemagne et en Autriche, autant en Extrême-Orient et un peu plus de 100.000 se partagent les différentes bases du Pacifique, de l'Alaska et de l'Arctique.

Le reste, c'est-à-dire environ 600.000 hommes, réside dans la métropole, où quatre divisions, dont une blindée et une aéroportée, sont continuellement prêtes à intervenir.

Mais toutes ces forces sont redevenues exactement ce qu'elles étaient avant la guerre, c'est-à-dire des unités faites exclusivement de volontaires. L'armée régulière se recrute par engagements d'un à trois ans et rengagements de trois ans, et les forces de la réserve comprennent — toujours en seuls volontaires — la garde nationale, dont les effectifs sont de 680.000 hommes articulés en vingt-sept divisions et vingt-sept groupes aériens, et les réserves organisées, d'environ 800.000 hommes, destinées surtout à la formation des unités des services.

Tout cet ensemble est capable, en cas de mobilisation, de mettre sur pied un peu moins de 2 millions d'hommes, mais rien n'étant fait encore pour porter cette armée à un chiffre supérieur, un nouveau conflit obligerait une fois de plus à improviser.

GRACE A LEURS ÉQUIPEMENTS ISOLANTS ET CHAUFFANTS, LES SOLDATS AMÉRICAINS DU GRAND NORD POURRONT BRAVER IMPUNÉMENT LES EAUX GLACIALES.

Il est vrai, cependant, que l'armée est loin d'être déshéritée, malgré ses faibles effectifs : le budget de la défense nationale atteint près de 12 milliards de dollars, soit 28 % du budget total, et une bonne partie de ces dépenses est destinée à l'armement et à l'équipement. Il est inutile de dire que les recherches d'armes nouvelles ne sont pas négligées aux Etats-Unis ; cependant, on ne s'y laisse pas aveugler par la puissance de l'arme atomique et des engins à grand rayon d'action : les armes classiques, elles aussi, sont améliorées, surtout pour apporter aux unités une mobilité encore plus grande. C'est ainsi que viennent d'être adoptés de nouveaux canons antichars de 57 et de 75 destinés aux petites unités, que les obusiers passent tous peu à peu sur le type automoteurs et que les engins à réaction sont généralisés dans la lutte à terre. Les divisions sont renforcées en effectifs et surtout en puissance de feu : leur artillerie est augmentée de 50 %, les compagnies antichars divisionnaires y sont remplacées par des escadrons de chars moyens, et un régiment de chars est organiquement rattaché à chaque grande unité. La division blindée vient d'être considérablement renforcée, son artillerie alignée sur celle de la division ordinaire (54 pièces de 105 et 18 de 155) et le nombre de ses chars passe de 260 à 400. Enfin, la division aéroportée, type de la grande unité offensive, vient d'être mise sur le même modèle que la division d'infanterie : il semble bien que le commandement américain tende vers l'adoption d'une division omnibus, pouvant être indifféremment transportée sur mer, dans les airs, puis sur terre par ses propres moyens.

Ces transformations indiquent que les problèmes de défense et de riposte ne manquent pas d'être étudiés, et ceci dans un sens bien américain : celui de la réalisation. La défense du continent américain, si vaste, et la possibilité actuelle d'attaques aériennes brusquées et massives exigent la dispersion initiale des forces, mais aussi leur mobilité en vue de leur concentration ; d'où l'accent mis sur la mobilité. La riposte sur les points sensibles de l'ennemi comporte non seulement la destruction par l'arme aérienne, mais encore la prise de possession, qui seule provoque la paralysie totale ; et comme cette riposte doit être aussi rapide que possible, on comprend l'importance accordée au transport aérien des grandes unités.

Le matériel ne fait pas oublier l'équipement : l'armée américaine reste sans contredit la plus riche du monde ; et l'on sait, en particulier, quel effort a été fait, en 1946 et en 1947, pour améliorer les conditions de vie des troupes appelées à combattre en régions polaires, problème pour lequel l'Amérique se sentait en retard sur l'U. R. S. S. Enfin, on ne se contente pas d'améliorer le matériel des unités existantes : partout des dépôts d'armes et de véhicules stockés dans les conditions les plus favorables permettraient d'envisager une mobilisation rapide.

L'instruction des cadres a fait l'objet de mises au point ; dorénavant, l'officier américain, après son stage de formation, passera successivement au cours de sa carrière dans une école d'application puis dans une école de perfectionnement d'arme ; s'il se dirige vers l'état-major, il suivra les cours du Command and Staff College, école de formation d'état-major, puis, suivant les cas, de l'Armed Forces College, où l'on étudiera surtout les opérations combinées, ou de l'Industrial College, où seront traités les problèmes de mobilisation industrielle et économique, enfin, s'ils sont destinés aux hauts commandements, du National War College, analogue à notre collège de Défense nationale.

En résumé, si les principes d'organisation et de recrutement sont redevenus ceux d'avant 1939, il y a tout de même des différences essentielles entre l'armée américaine d'avant guerre et celle d'aujourd'hui.

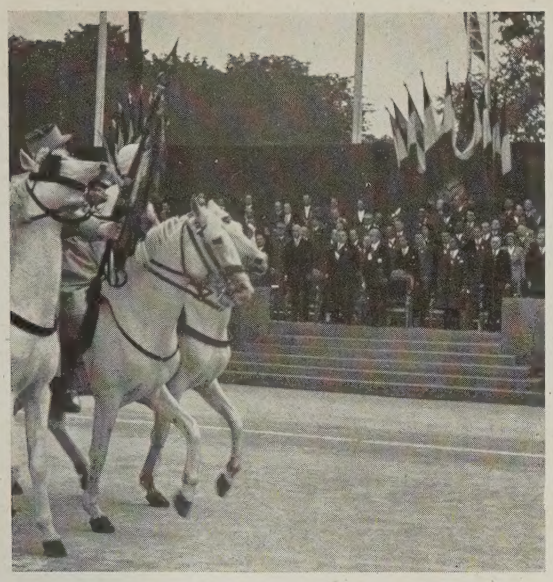
Mais, pour que la mobilisation puisse se faire, il faudrait disposer d'un réservoir d'hommes instruits : le système exclusif du volontariat ne permettra jamais la mise sur pied rapide d'une armée suffisante pour un conflit mondial ; il est possible qu'un jour il s'avère insuffisant pour assurer même l'entretien des effectifs du temps de paix.

Dans son mémoire, rendu public en août 1946, le général Eisenhower, tout en admettant que le système actuel (armée régulière, garde nationale et réserves) est celui qui convient le mieux à la nation américaine, insiste sur la nécessité d'instruire, d'encadrer et d'articuler en unités ces réserves, qui doivent former la base de l'armée mobilisée, et ceci sans que les unités de l'armée régulière et de la garde nationale soient désorganisées. Cela implique, d'une part, le service obligatoire ; d'autre part, la mise sur pied d'un système d'entraînement et la création de cadres distincts de l'armée régulière.

Dans son message au Congrès de janvier 1947, le président Truman, faisant siennes ces conclusions, a annoncé la création d'une commission consultative de l'entraînement militaire obligatoire (Universal Military Training : U. M. T.).

Les départements militaires estiment nécessaire annuellement un entraînement de six mois, suivi de quelques périodes pendant la première année, portant sur 625.000 hommes dans l'armée et 250.000 dans la marine. Les réalisations ne vont guère vite : un pas vient d'être fait par l'adoption du « selective service », qui permet à l'armée américaine de se compléter par appel parmi les jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans. Mais ce n'est qu'un premier pas et qui, en principe, n'intéresse que l'armée du temps de paix. Il faut encore préparer la formation des réserves, donc organiser l'instruction militaire générale de la nation. La campagne pour l'U. M. T., bien qu'éclipsée par la campagne présidentielle, continue : son principal argument est que, s'il avait existé en 1940, il eût écourté la dernière guerre d'au moins un an.

L'armée américaine actuelle est donc une armée de transition entre la grande armée de la victoire et celle qui permettra demain aux Etats-Unis d'assurer défense et riposte rapides en cas de conflit, comme, en tout temps, d'appuyer leur politique mondiale. Que cette armée soit transitoire ne doit pas nous étonner : sa seule faiblesse serait la difficulté qu'elle éprouverait aujourd'hui à mobiliser inopinément en cas de besoin, ce qui explique à la fois la campagne actuelle en faveur de l'U. M. T. et le souci du commandement de laisser l'entraînement se faire en dehors de l'armée régulière, afin de pouvoir tout de même, dès la mobilisation, disposer sans délai de celle-ci et de la garde nationale. Mais, si l'on considère le formidable matériel qui est encore prêt au combat, l'avance dans le chapitre des armes nouvelles et, enfin, la puissance industrielle et économique du continent américain, on peut toutefois affirmer que, malgré de petites faiblesses, les forces armées américaines restent les premières du monde actuel.

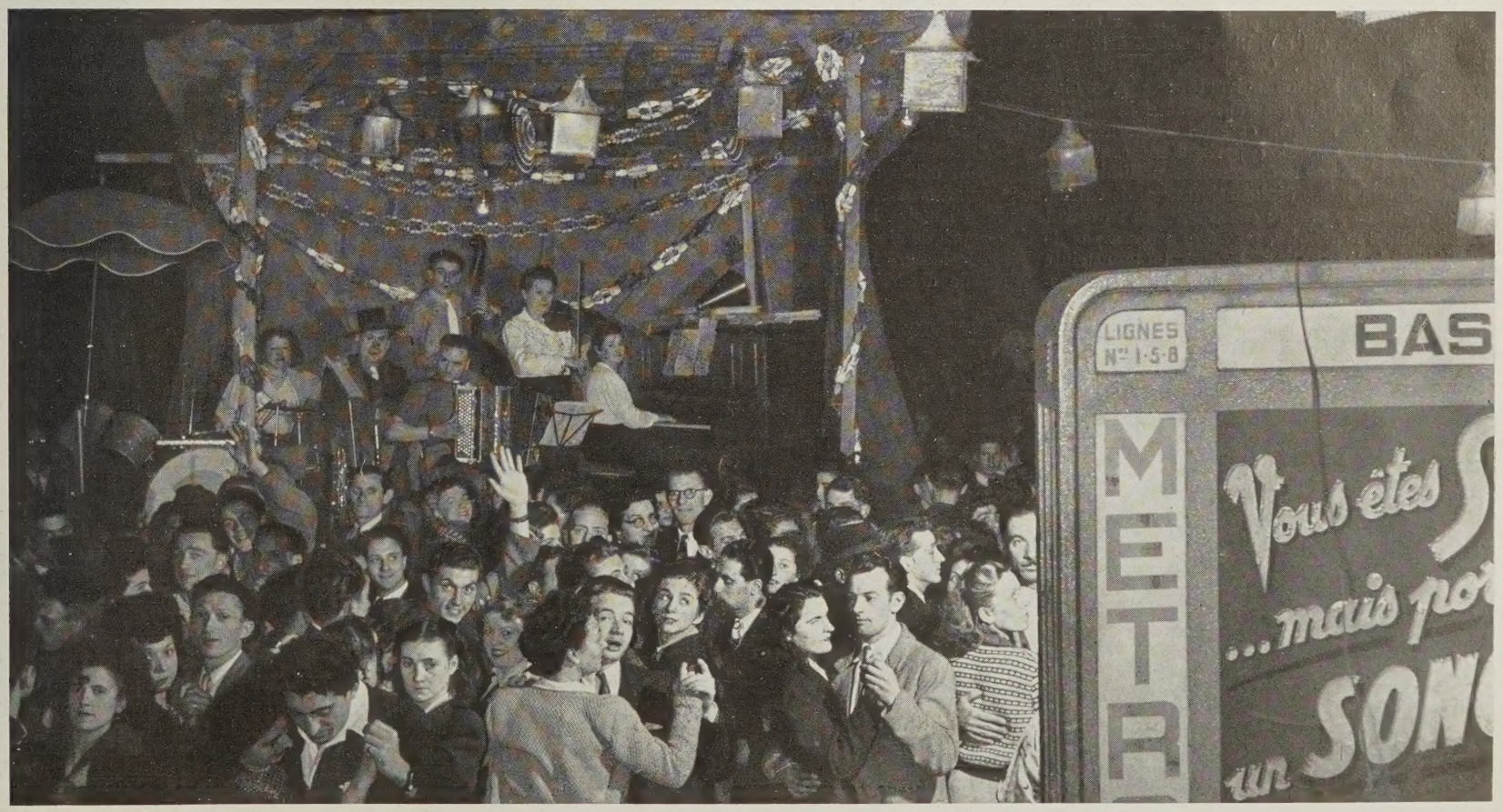


M. Vincent Auriol, entouré des présidents des assemblées et des membres du gouvernement, assiste au défilé des troupes.

Six feux d'artifice ont été tirés dans la capitale. Celui de Montmartre se termina par l'embrasement général du Sacré-Cœur.

Des appareils de l'armée de l'air survolent les Champs-Elysées pendant le défilé.

14 JUILLET A PARIS



Sur les places, aux carrefours, des bals populaires ont été organisés ou l'on a dansé jusqu'a l'aube, en dépit du temps parfois incertain.

TURQUIE 1948

LA NEUTRALITÉ PROBLÈME COMPLEXE

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

DANS les temps révolus de la diplomatie classique, la question d'Orient faisait toujours un abcès de fixation sur les Détroits. Où que la crise commençât, elle aboutissait toujours à ce centre de gravité, Constantinople : là « l'Homme malade » jouait au subtil jeu des équilibres entre les grandes puissances rivales, jusqu'à un compromis décisif et provisoire. Mais, dans l'univers nouveau, les règles de la vieille partie ont changé ; maintenant, les foyers qui s'allument tout autour de la Méditerranée orientale ne se propagent plus sur le Bosphore. La Grèce est à feu et à sang depuis près de deux ans, la Palestine sert de nouveau aux guerres de religion, et cependant Istambul, en ses décors multiples, demeure la cité de la paix.

Néanmoins, depuis huit ans, la guerre, avec des hauts et des bas, menace — une guerre qui serait totale ; depuis huit ans, la Turquie est en état de semi-mobilisation, avec des centaines de milliers d'hommes sous les drapeaux. Elle n'a pas connu de répit ; après l'Allemagne, c'est l'U. R. S. S. qui a pris le rôle de l'ennemi éventuel. De nouveau, au début de ce printemps, ont recommencé — encore une fois — des prodromes de crise, des signes précurseurs d'on ne sait encore quoi. Récemment, après plus d'un an de vide diplomatique, arrivait sur l'aérodrome d'Ankara un nouvel ambassadeur russe, M. Lavritchev : pendant l'accueil, il avait le chapeau sur la tête et la cigarette au coin de la bouche — en somme le maximum d'insolence négligée. Et l'on se demandait s'il n'apportait pas quelque ultimatum... En contre-partie, dans les ports turcs se multiplient les visites des navires de guerre américains — énormes monstres d'acier parmi les formes molles des paysages ; et ces politesses prennent leur plein sens grâce aux communiqués flamboyants où sont minutieusement énumérées toutes les livraisons d'armes, depuis les sous-marins jusqu'aux avions. L'habituelle discrétion en ce genre d'opérations est violée comme s'il s'agissait d'un avertissement, peut-être le dernier.

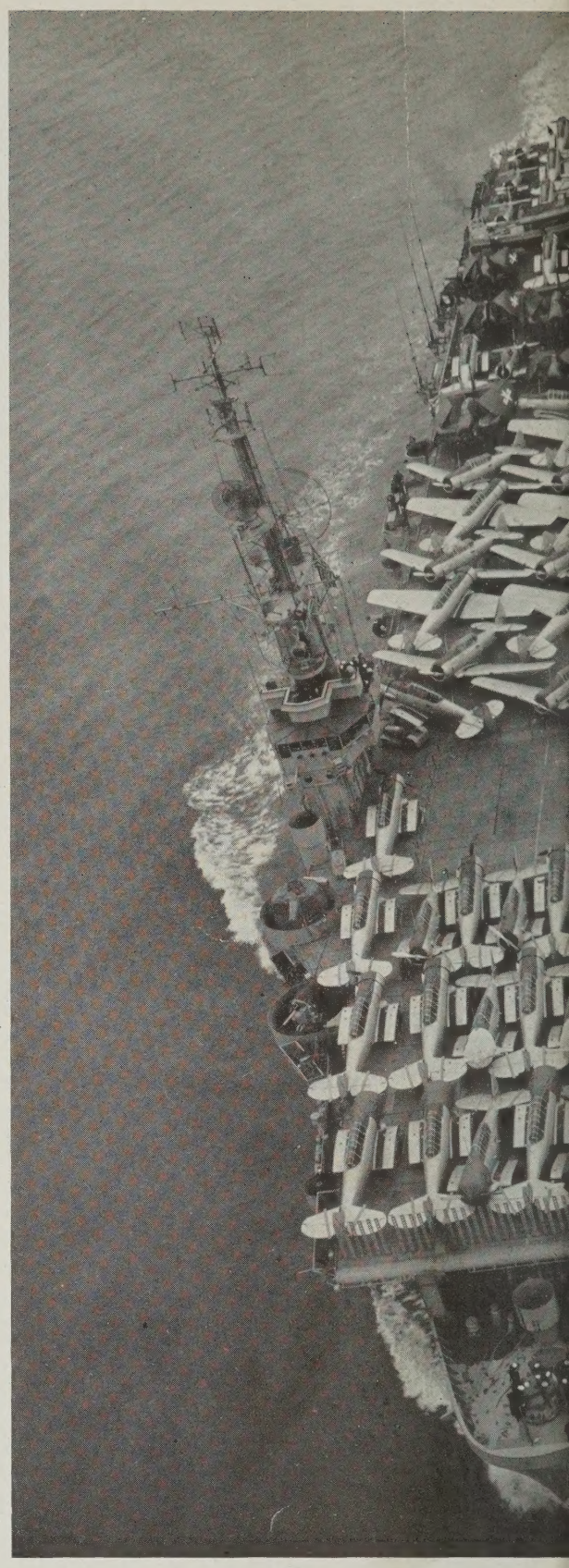
Paradoxale semble donc la tranquillité des Turcs, non seulement du petit peuple, mais aussi de ces notabilités qui croient cependant à la probabilité de la guerre. Ces personnages se rassurent par la logique suivante : « A moins d'imprévu, un conflit général apparaît inévitable, m'ont-ils dit — seule la date est inconnue. En attendant, une agression particulière contre la Turquie, qu'elle soit directement militaire ou amenée par la filière diplomatique, paraît exclue, car ce serait trop grave : elle conduirait sûrement aux hostilités mondiales, parce qu'il n'y a pas de possibilité de localisation. Contre toute atteinte à notre indépendance, nous nous battrions jusqu'au dernier homme, et l'univers serait en lice bien auparavant. Il ne faut donc envisager la guerre en Turquie que dans le cadre d'une action plus large. » Comme les temps ne paraissent pas arrivés, l'armée est à son niveau le plus bas depuis 1940 : le pays n'est aucunement en état de préalerte. L'intérêt est ailleurs. Comment, par la pure manœuvre diplomatique, placer la Turquie sur l'échiquier international, de façon concordante à ses intérêts profonds ?

ANTAGONISME DE CHIENS DE FAÏENCE

A priori, le cas est clair. Il s'agit de deux volontés diamétralement opposées : de pénétration chez les Russes et d'arrêt chez les Turcs. Actuellement, il suffit d'aller au delà de Kars et d'Ardahan pour comprendre ce que peuvent être des frontières entre des pays qui ne s'aiment pas... C'est même le seul exemple, sur l'immense ceinture qui s'étend de l'Autriche à la Corée, d'antagonisme direct : en général, la résistance à l'U. R. S. S. se fait au moyen de personnes interposées par les Anglo-Saxons, qui supportent à bout de bras des nations à faiblesse congénitale. La Turquie est l'unique pays de tout le Moyen-Orient à disposer d'une puissance militaire réelle. Contre une attaque russe, elle peut opposer une cinquantaine de divisions d'une infanterie redoutable — une des meilleures du monde, même si elle est encore constituée selon le type de 1940. L'U. R. S. S. serait donc obligée d'accumuler des moyens militaires importants pour surmonter une résistance qui ne manquerait pas de s'accrocher aux inextricables montagnes d'Anatolie.

Ainsi donc, le coup de main apparaît exclu : mais surtout l'U. R. S. S. est incapable de remplacer l'attaque par la méthode indirecte de la dissociation intérieure, en se servant d'un parti communiste. La Turquie est peut-être un des seuls pays au monde où la Russie ne dispose d'aucun élément de manœuvre. Le système politique est impénétrable ; c'est un chef-d'œuvre de simplicité, où la structure sociale aboutit à la toute-puissance d'un homme, le président Ismet Inonu, qui n'est pas un dictateur dans le sens moderne du mot, mais un patron éclairé, s'appuyant sur ces deux institutions, l'état-major général et le parti du peuple. Le communisme n'existe pratiquement pas. Le bloc national est tellement compact que les Russes, pour leurs renseignements, en sont réduits à débarquer clandestinement des agents, qui finissent presque toujours, après une carrière plus ou moins brève, aux mains de la police. Il n'y a pas de cinquième colonne.

Malgré la disproportion des forces, une nation de dix-huit millions d'habitants est à même de tenir tête à l'énorme accumulation russe. C'est un antagonisme en chiens de faïence qui peut durer longtemps encore, puisqu'il n'est pas de faille dans aucun des deux systèmes en présence — mais qui recevra fatalement une solution.



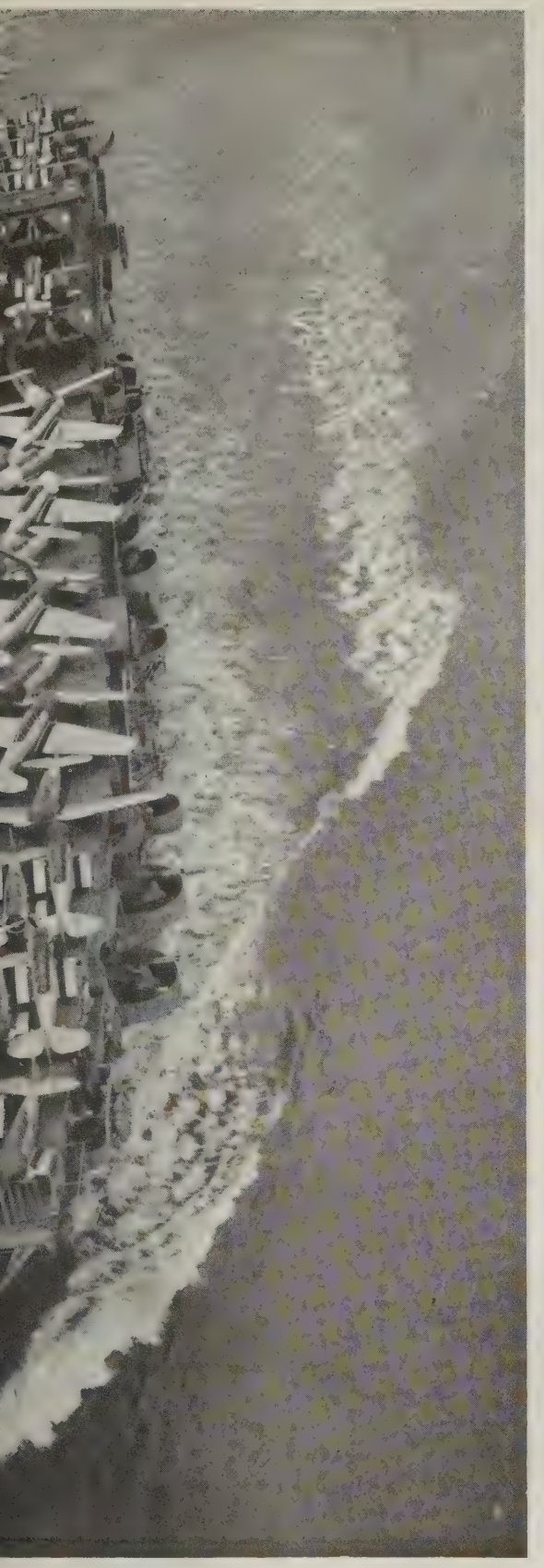
UN DES TROIS PORTE-AVIONS AMÉRICAINS QUI ONT TRANSPOR

DEPUIS HUIT ANS, LA TURQUIE A SOUS LES DRAPEAUX PLUSIEURS CENTAINES DE MILLIERS DE SOLDATS.

L'ÉTERNELLE QUESTION DES DÉTROITS

De fait, la question n'a pas la simplicité des apparences actuelles. Tout n'a pas été définitivement fixé en ce qui concerne la prise des positions, même après que les Etats-Unis eurent étendu leur protection à la Turquie lors du fameux message Truman : l'aide américaine n'entraîne pas à priori, comme contre-partie, l'automatisme de l'intervention turque en cas de guerre générale déclenchée ailleurs. Dans cette hypothèse, il reste au pays le grand dilemme de la participation ou de la neutralité.

Les Turcs ne diront plus, comme lors des dernières hostilités, à ceux qui voulaient les entraîner, aux Allemands en 1941 comme à Churchill en 1943 : « Cette guerre n'est pas la nôtre. »



APPAREILS DESTINÉS A LA TURQUIE ET A LA GRÈCE.

Car ce qu'ils redoutaient avant tout, ce qu'ils avaient été les seuls à prévoir, est arrivé, c'est-à-dire l'hégémonie d'une puissance qui les écraserait ensuite de sa pesanteur. Avec quelle angoisse assistèrent-ils, en témoins impuissants, à la politique rooseveltienne de confiance à l'U. R. S. S. ! Dès lors, les Turcs ne cessèrent de répéter aux Anglo-Saxons, et en particulier à Churchill lors de sa fameuse entrevue avec Ismet Inonu à Adana : « Un homme gagnera cette guerre, Staline. Quand le conflit sera terminé, nous nous retrouverons seuls devant l'hostilité russe : aussi devons-nous garder l'intégrité de nos forces pour ce moment. »

Tout s'est d'ailleurs déroulé selon le processus ainsi prophétisé. Les conséquences de Téhéran, où les Anglais renoncèrent au débarquement balkanique, comme celles de Yalta, où les Grands s'en remettaient pratiquement aux Russes pour la gérance des Balkans, se répercutèrent jusqu'en Turquie. De nouveau, en effet, les Russes remettaient en chantier la question des Détroits. Par la note du 8 août 1946, ils proposaient la défense commune des Détroits, c'est-à-dire qu'ils annonçaient en termes polis leur intention de s'y installer. C'est le refus turc qui a révélé au monde la première technique de la guerre froide, cet ensemble de pressions allant de la dénonciation du vieux traité d'amitié russo-turc jusqu'à l'accumulation de troupes sur les frontières, sans compter les campagnes furieuses de presse russe et les découvertes de vieux professeurs sur la nature « géorgienne » d'une bonne partie du pays. La Turquie a vécu dans les transes, du moins jusqu'à ce que les Américains eussent assumé la relève des Britanniques en Méditerranée orientale. Cette fois, la prochaine guerre sera bien sa guerre ; non que la Turquie soit de nature agressive — elle ne demanderait qu'à vivre paisiblement à côté de l'U. R. S. S. — mais elle est persuadée de la volonté d'absorption de sa puissante voisine. Et cependant il se pourrait qu'elle se décidât encore une fois pour la neutralité, du moins à la période initiale, dans l'hypothèse où les Russes ne l'attaqueraient pas.

VALEUR DE LA NEUTRALITÉ TURQUE

Au cas où l'U. R. S. S., dans une guerre mondiale, ne porterait pas son effort principal sur le Proche-Orient, elle se trouverait placée devant un coup de dés en ce qui concerne la Turquie, cette plate-forme avancée, bourrée d'aérodromes merveilleusement situés : le point sensible de la Russie est cette zone méridionale qui comprend le Donetz, les terres noires et le pétrole de Bakou. Elle doit donc éliminer la Turquie : pour cela, elle a le choix entre sa conquête ou sa neutralité. Il s'agit d'une décision primordiale, car l'agression comporte le risque capital de la durée ; il est essentiel pour l'U. R. S. S. de s'emparer de tout le pays en quelques journées, afin que les Anglo-Saxons n'aient pas le temps d'utiliser les aérodromes et d'amener leurs divisions aéroportées. Si la prise d'Istambul peut se faire presque immédiatement, c'est l'inconnue pour les montagnes d'Anatolie, sauvages et sans routes, où le matériel moderne perdrait considérablement de son efficacité. Naturellement, les aérodromes se trouvent derrière les chaînes protectrices, sur la côte sud, dans la région d'Alexandrette en particulier. La neutralité turque éviterait tous ces aléas.

Si la Turquie est une nécessité comme couverture, elle a perdu de sa valeur comme base de départ, du moins pour les Russes ; elle conduit seulement dans un Proche-Orient où les objectifs essentiels sont les Détroits, le canal de Suez et surtout les pétroles d'Irak et d'Iran. Or, les Détroits, dans une telle guerre, seraient initialement sans grande importance, par suite d'une double impuissance, pour une flotte russe de s'aventurer en Méditerranée, comme pour une flotte américaine de s'enfermer en mer Noire. Quant au canal de Suez, il est devenu, militairement parlant, de valeur secondaire : il a très peu débité au cours de la dernière guerre ; enfin, toute colonne vers Suez serait, au cours de son long cheminement terrestre, particulièrement vulnérable aux attaques anglo-saxonnes lancées à partir de la Méditerranée. Reste la question des pétroles : mais il est beaucoup plus aisé pour les Russes de les atteindre par l'Azerbaïdjan persan que par l'Anatolie.

La neutralité turque est peut-être la meilleure solution pour la Russie. Et il n'est pas invraisemblable que M. Lavritchev soit arrivé non pas avec un ultimatum, mais la main tendue. En tout cas, la presse turque, proclamant l'universalité de ses amitiés, a soudainement changé de ton, et ne voit pas d'inconvénient à la résurrection du traité d'amitié, si l'U. R. S. S. le proposait jamais. A vrai dire, il n'est pas question d'un changement spectaculaire, car la Turquie, pour ce tour de valse, ne peut risquer de perdre sa force principale qui est l'amitié américaine. On est en pleine subtilité orientale.

POLITIQUE A FACES MULTIPLES

La fermeté turque s'est toujours accompagnée d'une extrême prudence à l'égard de l'U. R. S. S. Il existe même une tradition d'amitié remontant à la fin de l'autre guerre, quand les Soviets ravitaillaient la jeune République d'Ataturk, qui défiait audacieusement les grandes puissances de l'Europe. Il ne faut pas oublier que les principaux chefs turcs actuels ont été formés en Russie. Ces liens subsistaient encore avant le dernier conflit : lors du traité triangulaire anglo-franco-turc de 1938, une clause imposée par les

A NEW-YORK, CHARGEMENT D'UN NAVIRE TURC.

UNE DÉMONSTRATION SPORTIVE DE LA JEUNESSE.

ISTAMBUL L'ORIENTALE, CITÉ DE LA PAIX.

STÈLE A LA GLOIRE D'ATATURK, A ANKARA.

Tures prévoyait que l'accord ne pourrait jamais jouer contre l'U. R. S. S. Cette prudence a persisté, même quand celle-ci a entrepris sa guerre des nerfs contre la Turquie.

Au fond, les Tures tiennent ce raisonnement de bon sens : « En cas de conflit mondial, nous serons proalliés ; nous savons que la guerre entraînera la destruction de nos villes, l'anéantissement de notre outillage, des souffrances indicibles pour la population. Même si la Russie évite de nous attaquer, alors nous sommes prêts au sacrifice, à condition qu'il ne soit pas inutile : dans les conditions actuelles, il n'est pas certain que nous puissions résister assez longtemps pour servir véritablement la cause commune. Nous risquons d'être anéantis comme une avant-garde beaucoup trop à l'avant : les Russes sont nos voisins et les Américains, à l'autre bout du monde. Notre intervention ne se justifierait que par un appui extérieur immédiat. »

Ces constatations se traduisent par une politique à facettes diverses. La première période a été consacrée à l'attraction des Américains, par le moyen des concessions « libérales ». Cela réalisé, il s'agissait d'en tirer le maximum tout en conservant, en dépit des « conseils », l'intégralité des décisions. Tout d'abord, il fallait obtenir de l'armement : ce n'était que la reprise, avec un partenaire nouveau, d'une pratique traditionnelle, qui avait valu, au cours de la dernière guerre, des armes d'origines variées, aussi bien anglaise qu'allemande. Tout ce matériel étant disparate et démodé, il importait que les Etats-Unis fournissent un contingent nouveau, nécessaire non seulement pour des éventualités militaires, mais même pour la simple neutralité. Néanmoins, tout en recevant, ceux-ci s'engagent le moins possible, évitant particulièrement tout ce qui ressemble à un automatisme. Depuis longtemps, ils se défient des imbroglios, de ces combinaisons mal connues où ils ne seraient finalement que les maillons d'une chaîne anglo-saxonne — ils entendent travailler pour leur propre compte.

Davantage encore, les Tures se refusent à entrer, de toute pièce, dans le front américain, au moins en son état actuel. La Turquie, pays monolithique, n'entend nullement être assimilée à une Grèce en guerre civile, où les grandes puissances se combattent par intermédiaires. Ne voulant pas intervenir dans un conflit idéologique, elle s'abstient de tout engagement précis avec l'Hellas. Déjà suffisamment occupée de sa guerre froide, la Turquie ne tient nullement à participer à la guerre chaude de sa voisine : elle ne veut pas être entraînée dans des complications toujours possibles entre la Grèce et les démocraties populaires amies de Markos.

Les Américains tentent de s'attacher la Turquie de façon totale. Mais celle-ci, dans la situation présente du monde, veut garder toute sa liberté de manœuvre. Contre l'insuffisance des forces yankees en Méditerranée, elle garde une soupape de sûreté au moyen de contacts avec l'U. R. S. S. Dans le cours compliqué des événements, elle est résolue à se déterminer, selon chaque cas particulier, d'après les facteurs en jeu. En cas de guerre mondiale, elle sera tout d'abord amenée à considérer les forces en présence : il est certain que le renforcement militaire des Etats-Unis dans le monde, et plus particulièrement dans le Proche-Orient, en des proportions jugées satisfaisantes par les Tures les amènerait à prendre parti d'avance en tout état de cause.

Egoïsme et héroïsme — tels sont les deux entités de la Turquie, qui est la pièce maîtresse des démocraties en Orient : certes, elle n'acceptera pas d'être sacrifiée à une simple action retardatrice, de subir le sort de la Yougoslavie dans la dernière guerre. Une éminente personnalité turque me disait : « Il n'y a pas de raison que les fautes des grandes puissances soient payées par les petites : que les Américains qui ont imprudemment désarmé réarment, et nous verrons. » La Turquie cherche donc à tirer son épingle d'un jeu compliqué, du moins jusqu'au jour où il vaudra la chandelle : alors ce sera, quoi qu'il arrive, une alliée résolue.

A Istambul, la guerre n'est pas dans l'atmosphère, mais se trouve dans les esprits comme une résultante de certaines données : cependant, il est certain que la Turquie se bornera à suivre les événements, non à les provoquer. Le diagnostic sur le monde est mauvais, et l'on se prépare à l'opération ; mais, au fond, le souhait général est qu'un simple traitement suffise. On espère l'apaisement quoiqu'on soit résigné à la fatalité.

(A suivre.)

DES APPAREILS D'ORIGINE AMÉRICAINE SURVOLANT LA CITADELLE HISTORIQUE DU VIEIL ANKARA.

L'IMPORTANT MONUMENT QUI COMMÉMORE A ISTAMBUL LA RÉVOLUTION TURQUE DE 1920.

L'Envol DES Tulipes

DES PLAINES DE LA HOLLANDE AU MARCHÉ DE LA MADELEINE A PARIS

POUR fêter le jubilé de sa reine qui abdiquera ensuite, le 4 septembre, en faveur de sa fille la princesse Juliana, la Hollande prépare déjà ses plus belles fleurs, car le royaume de la reine Wilhelmine est aussi le royaume des fleurs.

De mars jusqu'en novembre, depuis les premiers perce-neige jusqu'aux derniers dahlias, la région de Haarlem n'est plus qu'une immense serre à ciel ouvert qui regorge de fleurs les plus variées : c'est une véritable féerie colorée qui se renouvelle avec chaque saison.

Après l'aconit et le crocus orange ou violet qui marquent la fin de l'hiver, voici les narcisses champêtres, blancs ou jaunes, qui fleurissent de la mi-mars à la mi-avril, suivis de près par les gentilles jacinthes aux nuances tendres, couleur pastel : blanc, rose, carminé, ou bien : bleu, mauve, violacé. Et c'est alors du 15 avril au 15 mai que s'épanouit la reine des fleurs, la majestueuse tulipe aux coloris éclatants, que l'on a surnommée la « rose de Hollande ». L'été voit fleurir l'iris jaune ou violet et la rouge pivoine, et avec l'automne viendront les tons chauds des bégonias et des glaïeuls.

Puis l'hiver viendra jeter son blanc manteau de neige sur le sol endormi, qui gardera dans son sein des milliers d'oignons prometteurs de fleurs pour le prochain printemps.

QUAND LES CHAMPS SONT EN FLEURS...

Si vous survolez à faible altitude, au printemps, les champs de fleurs des environs de Haarlem, vous pouvez voir de longs rectangles polychromes bien découpés s'aligner à perte de vue pour former une magnifique mosaïque de couleurs, un vaste damier multicolore, traversé par une multitude de petits canaux d'irrigation ; c'est le rouge des tulipes et le jaune des narcisses qui dominent au milieu de cette merveilleuse symphonie de couleurs. Et dans un avion découvert la forte odeur des jacinthes parvient jusqu'à vous, même si vous volez à 150 mètres au-dessus des champs.

Pour le promeneur qui flâne quelque part entre Lisse et Hillegom, le magnifique spectacle des champs de fleurs est à chaque pas un nouvel enchantement : à ses pieds se déroule un épais tapis de fleurs aux somptueuses couleurs et il respire en marchant le parfum des champs odorants. La vivacité des tons, la richesse des nuances, la diversité des teintes composent plusieurs gammes de coloris : rose, orange, vermillon et grenat, ou : blanc, mauve, violet et bleu, ou bien : blanc, jaune, orangé et carmin. Cette harmonie des couleurs est un régal pour la vue.

Près d'un champ de tulipes en fleurs se dresse la haute stature d'un moulin immobile avec ses ailes en croix ; à ses pieds se déroule le ruban d'argent d'un canal, une péniche glisse en silence sur l'eau qui dort...

Puis le vent léger qui vient des dunes souffle sur les champs colorés qui ondulent doucement, et leurs vagues, rouges, bleues, blanches ou jaunes, roulent comme celles d'un immense océan de couleurs.

Peu à peu le parfum subtil et troublant des jacinthes vous monte à la tête et vous avez des tulipes plein les yeux, des rouges, des jaunes, des roses... c'est un vrai feu d'artifice, un bouquet de fleurs éclatantes qui explose à vos yeux.

Et vous repartez enivré par le parfum violent de ce cocktail de fleurs, ébloui par la splendeur et l'éclat des coloris...

UNE DOUZAINE DE TULIPES QUI VONT S'ENVOLER VERS LES CAPITALES D'EUROPE.

VERS LA JOIE COLORÉE...

Chaque dimanche, au temps des fleurs, des milliers et des milliers de visiteurs se dirigent vers les champs fleuris de Hillegom, de Sassenheim ou de Noordwijk ; toutes les routes sont noires de monde ; on y vient à pied, à bicyclette, en voiture, par le tramway de Haarlem, en autocar ou par le train. De toute la Hollande et même de Belgique, des excursions sont organisées pour la visite des champs de fleurs.

Une mer de fleurs qui s'étend jusqu'aux dunes et ondule au vent léger : ainsi apparaissent dans la région de Noordwijk les champs de tulipes.

Quelques beaux spécimens de tulipes de Darwin a longues tiges.

Nouvelles tulipes dites « Perroquet », obtenues après croisement.

CUEILLIES LE MATIN EN HOLLANDE ET VENDUES A LA BOURSE AUX FLEURS D'AALSMEER, LES TULIPES ARRIVERONT LE SOIR MÊME CHEZ VOTRE FLEURISTE.

Ces beaux dimanches de printemps, ce sont les « bollendagen », les « journées fleuries », où chacun part à la recherche de la « joie colorée », à la recherche d'un paradis de fleurs et de parfums.

Sur le bord de la route, de nombreux vendeurs ont installé leurs étalages fleuris riches en couleurs : ils vous offrent des guirlandes jaunes ou rouges, des couronnes de narcisses, des bouquets de jacinthes parfumées, des gerbes de tulipes aux teintes chatoyantes...

« Deux guldens les dix (160 francs)... »

Vous leur donnez la moitié et ils sont contents...

Même en rase campagne, en bordure de l'autostrade Amsterdam-La Haye, des gosses tout blonds et roses agitent des bottes de narcisses ou des tulipes vers les autos qui passent ; de somptueuses voitures américaines stoppent pour garnir leur capot d'une traditionnelle guirlande de fleurs...

On rencontre beaucoup de voitures étrangères : surtout des belges, puis des américaines, des anglaises, des danoises, des suédoises, des suisses, très peu de françaises ; nous n'avons croisé que trois de ces dernières en deux semaines, et pourtant c'est pour la Hollande que le touriste français peut obtenir le plus de devises : 400 florins par personne, soit 32.000 francs !

Il ne faut pas quitter la région de Haarlem sans aller à Hillegom faire une promenade en bateau au milieu des champs de fleurs qui embaument : la barque glisse doucement sur l'eau des petits canaux, un vieil Hollandais chante et joue un air d'accordéon, sur chaque rive fleurissent narcisses, tulipes ou jacinthes, et vous naviguez entre deux murs de fleurs.

Le soleil est déjà chaud, et, pour se rafraîchir, chacun se retrouve dans les bosquets ou sur la terrasse de quelque « café-restaurant » champêtre, comme celui du « Nachte gaal » (le Relais du Rossignol), sur la route de Lisse.

Et le soir, sur la route d'Amsterdam et sur celle de La Haye, c'est un pittoresque cortège fleuri, un long défilé où chacun a des fleurs pleins les bras : pas une voiture, pas une bicyclette sans sa guirlande de fleurs !

LES OIGNONS A FLEURS, CULTURE NATIONALE

Pour la Hollande, la culture des oignons à fleurs est une véritable industrie nationale. Elle comporte un double débouché : d'abord la vente des fleurs coupées pour les fleuristes, ensuite la vente des oignons pour planter.

Plus de 8.000 hectares sont réservés à la culture des tulipes, des jacinthes, des narcisses, etc., qui exigent un terrain sablonneux et légèrement humide. La plupart des champs de fleurs sont dans la région comprise entre Haarlem et Leyde : Homstodo, Bennebroek, Vogelenzang, Hillegom, Lisse, Sassenheim, Noordwijk, etc., mais on en trouve aussi au sud de La Haye, dans le Westland, entre Beverwijk et Alkmaar (la cité du fameux marché aux fromages) dans le polder d'Anna Paulowna et même dans l'île de Texel.

L'Association centrale des « cultivateurs d'oignons à fleurs » (bulbgrowers), dont le siège est à Haarlem (Wilhelminastraat 13), groupe 12.000 membres, et les exportateurs de bulbes et de fleurs sont plus de 600.

En 1948, le chiffre total des exportations de fleurs et d'oignons atteindra 70 millions de florins. Et pourtant on ne cultive encore que les deux tiers des champs de fleurs utilisés en 1939 (car beaucoup de terrains ont dû être abandonnés pendant la guerre. D'ailleurs, les Hollandais, qui ont beaucoup souffert sous l'occupation, mangeaient des oignons à fleurs diversement assaisonnés et l'on tirait même des bulbes une farine qui entrait dans la composition du pain !

Les premières tulipes ont été importées de Constantinople à la fin du XVI[e] siècle par des marins hollandais ; elles sont originaires de Turquie et de Crimée ; les jacinthes viennent aussi du sud de la Russie ; les glaïeuls ont été importés d'Afrique du Sud et les narcisses sauvages poussent dans toutes les forêts d'Europe.

L'introduction de ces fleurs nouvelles en Hollande donna lieu à de folles spéculations et les bulbes atteignirent des prix fabuleux : n'offrait-on pas un carrosse et deux chevaux contre un oignon de tulipe d'une espèce rare ?

Mais la culture des oignons à fleurs prit bientôt une grande extension dans la région de Haarlem. Dès la fin du XVII[e] siècle, l'exportation s'organisa et les tulipes de Hollande furent recherchées sur tous les marchés d'Europe.

DES MILLIERS D'ESPÈCES DE TULIPES...

Une des plus anciennes tulipes introduites en France est la « Semper Augustus », que l'on cultive depuis 1610, ainsi que la tulipe « Mariage de ma fille » (blanche, tachetée de rouge) qui fut apportée vers 1621.

Mais il existe aujourd'hui des dizaines de milliers d'espèces de tulipes : près de Lisse, les Etablissements Grullemans, à eux seuls, en cultivent 10.000 espèces différentes ! Et nous avons pu admirer dans une même serre, chez un horticulteur de Vogelenzang, deux cents splendides espèces nouvelles.

Les *Tulipes simples ou doubles* (hâtives ou tardives), courtes et trapues, conviennent pour les parterres et jardins.

Les *Tulipes de Darwin*, à longues tiges, élancées et fines, sont utilisées pour les fleurs coupées. Les premières tulipes de Darwin proviennent d'ailleurs de France : vers 1880, M. Frelaye, de Haarlem, les a découvertes chez un horticulteur des environs de Lille, nommé Adolph Van der Heyden, d'origine néerlandaise.

Il existe aussi les *Tulipes à Fleur de Lys* et les *Tulipes Triumph doubles,* dites à fleurs de pivoine. Les *Tulipes flamandes,* ou Tulipes Rembrandt, de couleurs bigarrées, connurent la vogue sous l'Empire.

Les *Tulipes Perroquets*, à fleurs frisées, sont les plus rares et les plus chères.

La *Tulipe Caméléon* change de couleur en fleurissant : ainsi l'*Ossi-Oswalda* passe du blanc crème au rose nacré pour s'épanouir avec de grosses taches rouges !

Ajoutons qu'il existe 195 sortes de tulipes blanches. A l'origine, la tulipe botanique sauvage est unicolore et se reproduit par les oignons, mais après plusieurs croisements on obtient des espèces multicolores ou panachées.

La « Holland Glorie » (Gloire de Hollande), tulipe d'un rouge vif.

Pour vous, Madame, ces tulipes venues de Hollande par avion.

Améliorer sans cesse la plante et rechercher des espèces nouvelles, tel est le but des croisements opérés par les cultivateurs de bulbes, par la fécondation artificielle à l'aide du pollen d'une tulipe d'espèce différente. Chaque fleur peut donner de 800 à 1.200 petites graines minuscules, qui pourront fournir autant d'espèces différentes si elles se développent dans un milieu favorable !

Les premiers semis effectués avec ces graines ne donnent, la première année, qu'une petite tige verte de 10 centimètres ; il faut, en général, attendre huit ans avant d'obtenir la première fleur !

L'horticulteur ne doit pas être pressé ! Si le résultat du croisement est bon, si la fleur est belle, il faudra encore des années et des années pour l'améliorer et pour produire en série les oignons de cette espèce nouvelle : on compte plus de vingt ans entre l'année du croisement initial et la mise en vente commerciale des nouveaux oignons.

Encore est-il impossible de déterminer à l'avance quelle sera la forme, la grosseur, la couleur de la nouvelle fleur obtenue par croisement ! Il faut laisser opérer la loi de Mendel, ce fameux moine croate, et c'est là le secret de la nature. On a parfois d'agréables surprises, et un horticulteur nous disait quelle était son émotion de voir éclore la première fleur obtenue par un croisement qu'il avait opéré lui-même huit ans plutôt !

Les fleurs vivent, les fleurs ont une âme, elles naissent, elles respirent, elles dorment, elles meurent ; et elles sont baptisées, elles aussi !

DES NOMS ET DES COULEURS

Au pays de M^me^ Butterfly et de M^lle^ Chrysanthème, les princesses portent des noms de fleurs : fleur de lotus, rose de Tokio, etc. Mais, en Hollande, ce sont les fleurs qui ont des noms de princesses : la reine Wilhelmine est un splendide iris d'un blanc pur, la princesse Juliana est un iris bleu violet et la princesse Elisabeth est une belle tulipe carmin liliacée...

Cette année, une nouvelle tulipe a été baptisée Eléonor-Roosevelt, en l'honneur de la veuve du président des U. S. A., qui est venue faire une conférence sur la paix à La Haye. Une autre tulipe a reçu le nom de la célèbre pianiste anglaise Ethel Bartlett ; l'année passée, une magnifique tulipe orange avait reçu le nom de Rita Hayworth à l'occasion du passage de la star américaine à Rotterdam.

Un splendide narcisse s'appelle Jan-Masaryck, en souvenir du grand homme que pleure la Tchéco-slovaquie. Le maréchal Montgomery a sa tulipe et le général Eisenhower, sa jacinthe. Il y a même une tulipe jaune et rouge qui s'appelle Robert-Schuman...

Les tulipes président von Hindenburg, docteur Stresemann, Daladier, maréchal Pétain rappellent d'autres souvenirs politiques..., mais passons à des couleurs moins sombres !

Le glaïeul Spitfire, écarlate brillant maculé de cramoisi, et l'iris Thunderbolt, bronze et cuivre, portent des noms éclatants d'avions de chasse. M^me^ Curie a sa tulipe, rouge avec le cœur jaune piqué de noir. Fringed-Bauty est une tulipe triple frisée, orange, jaune et rouge. Eclipse est une nouvelle espèce de tulipe perroquet frisée qui vaut 500 florins le carré !

La tulipe noire rappelle le roman d'Alexandre Dumas, mais la *Queen of the Night* (reine de nuit) est encore plus foncée.

On essaie même de sélectionner diverses fleurs pour obtenir une tulipe nouvelle qui serait baptisée « Benelux » et qui porterait les couleurs des trois Etats de l'Union économique : « Belgique-Nederland-Luxembourg ». Cette tulipe devra réunir le bleu, le blanc, le rouge, le jaune et le noir dans la même fleur !

Vus d'avion, ces champs composent une immense mosaique aux couleurs variées.

LA BOURSE AUX FLEURS

C'est le matin qu'il faut aller visiter la Bourse aux Fleurs d'Aalsmeer, à 17 kilomètres d'Amsterdam, où autour du village s'étendent des quantités de serres fleuries qui fournissent des milliers de fleurs jalousement surveillées.

Dès le lever du jour, ces fleurs sont cueillies et rangées dans de grands paniers en osier, puis elles sont conduites jusqu'à la Bourse aux Fleurs, en bateau ou par camion. Les barques chargées de fleurs multicolores pénètrent jusqu'à l'intérieur ; leurs cargaisons fleuries sont ensuite débarquées et placées sur des petits chariots à double étage.

Suivant le jour et l'heure, on procède à la vente des fleurs coupées ou des fleurs à planter : elles sont vendues et cotées en bourse comme des valeurs...

Sous la haute verrière de la halle centrale, des dizaines de petits chariots attendent leur tour, couverts des espèces les plus diverses : tulipes, narcisses, jacinthes, roses, œillets, lilas blanc ou violet, iris, lis, orchidées, glaïeuls, cyclamens, anémones, renoncules, marguerites, pois de senteur, etc.

Du côté fleurs à planter, en pots ou en terre, pour les jardins, vous pouvez choisir parmi toutes les fleurs printanières : pensées, primevères, coucous, myosotis, résédas, muguet, pâquerettes, renoncules, etc., ou bien parmi les bégonias, les géraniums, les hortensias, etc. ; c'est une merveilleuse exposition florale permanente.

Chaque lot de fleurs est conduit sur son chariot vers l'une des quatre « criées » où se font les enchères : ce sont de grandes salles, où les acheteurs sont assis sur des gradins face à un énorme cadran chiffré muni d'une grande aiguille ; celle-ci marque le prix offert pour le lot, et le numéro de l'acheteur s'allume sur le cadran quand il appuie sur un bouton placé devant lui.

« Pour le 19, le lot de vingt bouquets de pois de senteur à 48 centimes pièce. Pour le 89, dix bouquets de narcisses à 69 centimes chacun. »

Les tulipes courantes sont payées en gros 1 fl. 20 les dix, soit 100 francs, mais les espèces rares atteignent des cours bien plus élevés.

LES FLEURS VOYAGENT PAR LA VOIE DES AIRS

Dès que les fleurs coupées ont été achetées par les exportateurs à la Bourse d'Aalsmeer, elles sont soigneusement emballées dans de longues boîtes en carton rectangulaires et chargées dans un camion qui les conduit à l'aéroport de Schiphol, près d'Amsterdam.

Là, sous le regard souriant de l'hôtesse de l'air, qui n'attend plus que ces dernières petites passagères, les fleurs sont rapidement transbordées dans l'avion de la K. L. M. qui va s'envoler pour Paris, Bruxelles, Londres, Copenhague, Oslo, Genève, Lisbonne ou Prague, où, fraîchement cueillies du matin, elles arriveront quelques heures plus tard.

N'est-il pas merveilleux de pouvoir acheter l'après-midi chez son fleuriste à Paris, à Londres ou à Bâle une gerbe de tulipes ou de roses cueillies le matin même en Hollande ?

Jacques Hérault.

Photographies André Gamet.

ETIENNE-JULES MAREY (1830-1904).

LES PIONNIERS DU CINÉMA (*)

ÉTIENNE-JULES MAREY

par L. BULL et P. NOGUÈS, ses élèves

L'ÉLITE du cinéma français et international, répondant à l'appel aussi persuasif qu'éloquent de M. Duchet, maire de Beaune et conseiller de la République, est venue, il y a quelques semaines, rendre un hommage éclatant à Etienne-Jules Marey, dans sa ville natale. Cet hommage de ceux qui sont les ouvriers, les artisans du septième art, est la reconnaissance publique et définitive de Marey comme créateur de la cinématographie, dont l'immense développement s'étend aujourd'hui sur le monde entier.

Etienne-Jules Marey naquit, en effet, à Beaune, le 5 mars 1830. Ce non illustre parmi les savants, est peu connu du grand public, car son œuvre, exclusivement scientifique et technique, n'intéresse guère que les spécialistes.

Les nombreux instruments qu'il inventa dans sa brillante carrière ne sont en quelque sorte que les sous-produits de son activité, orientée exclusivement vers les découvertes biologiques.

Marey était médecin ; médecin un peu malgré lui, car son goût naturel le portait vers les sciences exactes. Aussi songea-t-il un instant, à la fin de ses études classiques, à entrer à l'Ecole polytechnique, fondée par son illustre compatriote Gaspard Monge, pour lequel il professait une grande admiration. Mais son père, Claude Marey, entrevoyant pour lui une situation au pays natal, l'engagea fortement à étudier la médecine.

Marey se donne tout entier à cette carrière qu'il n'a point choisie librement. Il s'inscrit à la Faculté de Paris. Elève très brillant, il est reçu avec le N° 1 au concours de l'internat des hôpitaux, en 1854. Son goût pour les sciences exactes le porte tout naturellement vers l'application des principes et des méthodes de ces sciences à la médecine.

Une première note publiée en 1854 sur la circulation du sang (1) révèle cette orientation, une véritable nouveauté à cette époque.

Le 4 mars 1859, il présente sa thèse de doctorat. Nous y lisons en épigraphe ce précepte d'Aristote : *Entia non sunt multiplicanda sine necessitate.* Traduisons : « Il ne faut pas multiplier sans nécessité les êtres de raison. »

C'est la profession de foi du savant qui, serrant de près l'expérience, rejette à priori toute anticipation injustifiée. Il s'y montre d'ailleurs grand révolutionnaire et ne craint pas d'aller jusqu'au bout de sa pensée, même lorsqu'elle est en contradiction formelle avec les idées admises et professées par les plus grands maîtres. Il sort volontiers des sentiers battus.

« Pour nous, écrit-il, une propriété physique s'associe à une propriété vitale pour l'accomplissement de la circulation sans que l'une combatte l'autre, comme disait Bichat... Les progrès que la science a faits de nos jours ont rendu à la physique ses droits dans la biologie... La génération actuelle cherche la vérité par tous les moyens possibles. En étudiant le mouvement du sang, nous partons de ce principe qu'un mouvement quelconque est soumis aux lois physiques, quelle que soit la nature de la force qui lui a donné naissance.

Cette thèse, qui est le premier grand travail de Marey, est pleine d'aperçus nouveaux et d'expériences sensationnelles devenues classiques en physiologie. Elle attire sur son auteur l'attention des plus grands savants.

En possession de son diplôme, Marey ne rentre pas à Beaune pour y exercer la médecine. Il se fixe définitivement à Paris. Nous le trouvons d'abord rue Cassette, où, pour vivre, il exerce quelque peu la médecine tout en travaillant comme bénévole dans divers laboratoires ; ensuite, rue Cuvier, où il installe un petit laboratoire personnel ; puis rue de l'Ancienne-Comédie, N° 14, dans l'ancienne salle abandonnée de la Comédie-Française. Des cloisons de bois transforment ce grand espace en salles de travail, de cours, d'habitation. Il y eut même une cuisine.

Enfin, en 1867, Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, lui offre un laboratoire au Collège de France et le nomme professeur suppléant à la chaire d' « histoire naturelle des corps organisés » occupée par Flourens. Il en devient titulaire en 1869. Il avait trente-neuf ans.

Pendant dix ans, sans fortune personnelle, sans situation officielle, il a suivi une voie difficile, mais féconde. Désormais, il va disposer de tous les moyens de travail indispensables.

En 1882, il fonde la station physiologique, annexe de son laboratoire du Collège de France, sur un terrain concédé par la Ville de Paris. C'est là que, pour étudier la locomotion de l'homme et des animaux, il inventera tous les procédés de chronophotographie, qu'il appellera d'abord photochronographie.

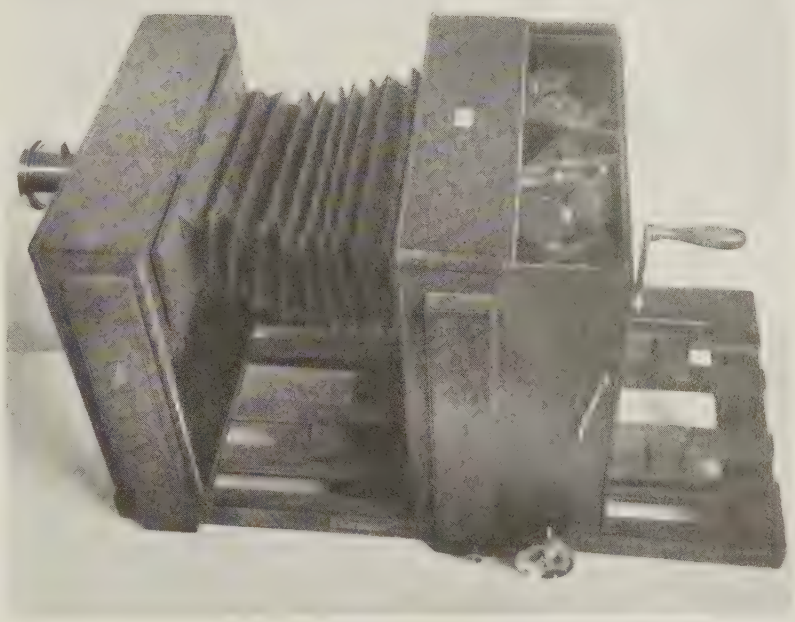
En 1900 fut inaugurée, sur le même terrain, la nouvelle station physiologique, qui prit en 1902 le nom d'institut Marey. Ici travaillent encore, dans la voie tracée par leur maître, deux survivants de toute une pléiade d'élèves. Ce sont les signataires du présent article.

Marey mourut à Paris le 15 mai 1904, après une vie de labeur féconde en découvertes.

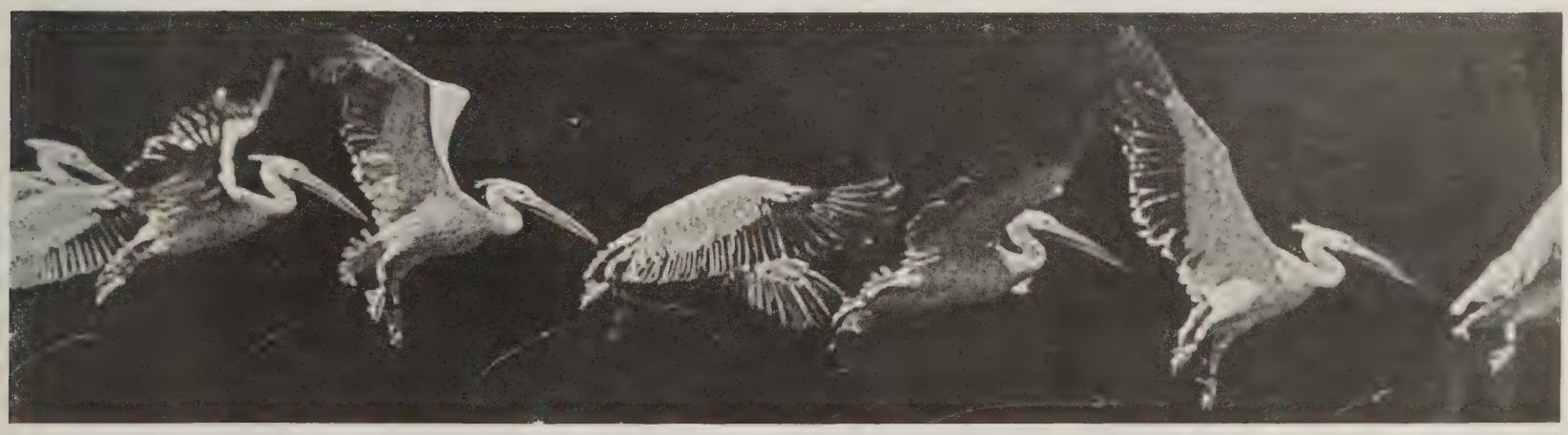
L'inscription fidèle du mouvement sous toutes ses formes et en particulier de toutes les manifestations cinétiques de la vie fut sa constante préoccupation.

(*) Voir *France-Illustration* du 5 juin.

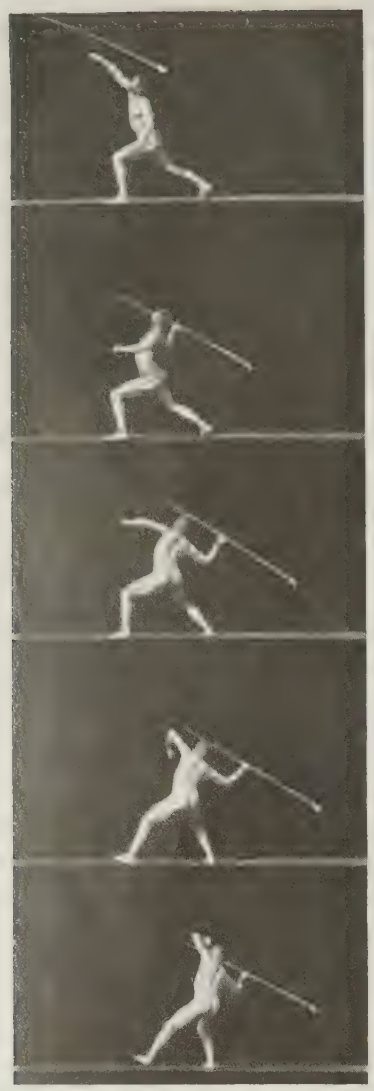
(1) *Recherches sur la circulation du sang*, par E.-J. Marey. (Comptes rendus de l'Académie des sciences, T. XLVI).



1890 : CHRONOPHOTOGRAPHE PRÉSENTÉ A L'ACADÉMIE DES SCIENCES.



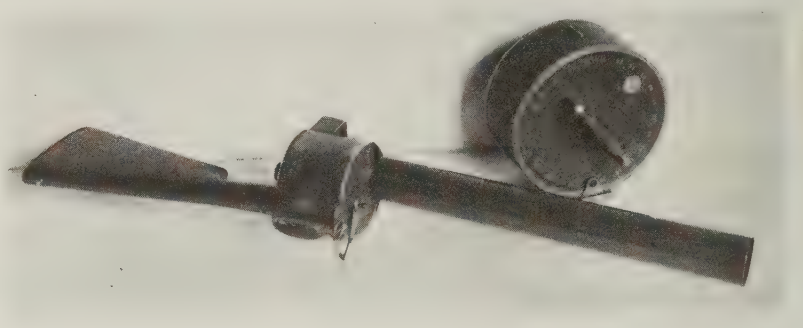
LES PHASES SUCCESSIVES DE L'ENVOL D'UNE CIGOGNE ENREGISTRÉES PAR ETIENNE-JULES MAREY EN 1882 A L'AIDE DE SON PREMIER CHRONOPHOTOGRAPHE.



Le lanceur de javelot, réalisé avec le chronophotographe.

Le cheval trottant l'amble, un des films de E.-J. Marey.

Collection des premiers films de Marey conservés a son institut.



Le fusil photographique a disque obturateur, spécialement construit par Marey en 1882 pour ses études sur le vol des oiseaux.

Il créait au fur et à mesure du développement de son œuvre les méthodes d'investigation et les appareils appropriés.

Parmi ceux-ci, il en est un, le chronophotographe à pellicule mobile, qui est l'ancêtre, le *prototype* tant de ce que nous appelons aujourd'hui la *camera* de prise de vues que du *projecteur* cinématographique.

C'est le premier cinématographe.

Des controverses souvent très vives se sont élevées pour contester à Marey le titre d'inventeur du cinématographe. La plupart des historiographes ne veulent voir en lui qu'un précurseur. Nous rejetons ce terme comme inexact. Littré définit ainsi le précurseur : *Homme éminent qui a immédiatement précédé un autre plus grand que lui.*

N'est-ce pas Marey qui a réuni les éléments essentiels, épars avant lui, de ce qui constitue le cinématographe ?

Les principaux précurseurs sont : 1° les frères Hyatt, qui fabriquent le celluloïd en 1869 ; 2° Muybridge, que les Américains appellent le grand-père du cinéma et qui obtint en 1872 des séries d'images au moyen de vingt-quatre appareils photographiques dont les obturateurs étaient déclenchés successivement par le sujet en mouvement ; 3° Janssen, qui inventa en 1874 son revolver photographique, donnant toutes les soixante-dix secondes une image de Vénus passant devant le soleil ; 4° le capitaine Abney, qui en 1878 invente la plaque sèche au gélatino-bromure d'argent qui rend possible la photographie instantanée ; 5° Emile Reynaud, créateur de la projection animée par le dessin (1882) et du théâtre optique (1892), etc.

Marey est son propre précurseur pendant six ou sept ans, avec son fusil photographique, imité du revolver de Janssen, ses chronophotographes à plaque fixe ou mobile ; mais il devient le réalisateur essentiel, l'inventeur réel du cinématographe avec son chronophotographe à pellicule mobile transparente. Il est le tronc de l'arbre généalogique. Ses imitateurs, ses continuateurs, si prestigieux, si méritants soient-ils, n'en sont que des branches.

Certes, la technique cinématographique a évolué depuis Marey. Les appareils modernes sont autrement parfaits que ceux d'il y a soixante, cinquante ou même trente ans. C'est la loi heureuse du progrès. Mais ils procèdent du même principe essentiel exactement défini et réalisé pour la première fois par Marey, comme le prouve surabondamment la littérature scientifique à partir de 1882.

Voici les principales étapes de l'invention, que nous ne saurions trop préciser :

1882. — Fusil photographique spécialement construit pour l'étude du vol des oiseaux. Appareil à plaque fixe, muni d'un disque chronographe obturateur, donnant à des intervalles de temps égaux des images successives des corps en mouvement sur fond noir.

1884-1885-1886. — Désireux de s'affranchir de la nécessité d'opérer sur fond noir, Marey emploie des appareils à plaque mobile ou à miroir tournant.

1888. — Marey remplace la plaque fixe de son appareil de 1882 par une bande de papier sensible se déplaçant d'un mouvement intermittent régulier au foyer de l'objectif. *La bande est arrêtée pendant l'ouverture du disque obturateur. Voici énoncé et réalisé pour la première fois le grand principe qui est la base même de la cinématographie.*

1889. — Le Congrès international de photographie adopte, sur la proposition de Marey, le mot *chronophotographie* pour désigner les méthodes servant à la photographie du mouvement.

Marey fait fabriquer pour son usage, par Balagny (Paris), des bandes de celluloïd émulsionnées qui viennent remplacer la bande de papier sensible de 1888.

1890. — Marey décrit dans une note à l'Académie des sciences son nouvel appareil à bande sensible transparente. Mais il ne songe pas à prendre un brevet.

1891. — Dans un grand article de *la Revue générale des sciences* (n° 21) il passe en revue les méthodes et les appareils qu'il a créés depuis 1882 et les résultats scientifiques obtenus.

1892. — Marey construit, sur le principe même de son chronophotographe, *principe réversible*, écrit-il, un appareil servant à projeter sur un écran les séries d'images obtenues, réalisant ainsi la synthèse photographique du mouvement.

L'œuvre de Marey montre nettement le fil conducteur qui aboutit au cinématographe, invention parfaitement et définitivement caractérisée déjà, dès 1890, dans ses éléments techniques fondamentaux.

Nous conservons précieusement à l'institut Marey ses premiers appareils et ses premiers films qui en sont les témoins irrécusables.

Au terme chronophotographe, imaginé par Marey, l'usage a substitué celui de cinématographe ou de *cinéma* tout court. *Le nom a changé, mais la chose est la même.*

Quand on pense aux sources vraies de l'histoire, on trouve que c'est à Marey, et à Marey *seul*, que revient le mérite de l'invention première, nécessaire et suffisante pour caractériser ce que nous appelons aujourd'hui le cinématographe.

Marey est et demeurera pour l'homme averti et impartial le créateur de la photographie animée, de la chronophotographie analytique et synthétique sur bande souple transparente, en un mot : du *cinématographe.*

Grand initiateur, il eût pu dire avec le poète :

Je songe aux blés coupés qui ne sont pas les nôtres
Et dont les épis mûrs font du pain pour les autres.

Et nous terminerons cette courte biographie du savant par cette phrase prononcée à Beaune, en 1930, aux cérémonies du centenaire de Marey, par E. Gley : « Un mérite éminent des grands créateurs est d'avoir semé. »

Une usine de production de chaux hydraulique dans la région de Marseille, ou l'on s'efforce de développer les méthodes de rendement.

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION BATIMENT ET TRAVAUX PUBLICS

par notre envoyé spécial René Branellec

Quand le bâtiment va, tout va : c'est un aphorisme bien connu, une de ces vérités solides, toute nourrie d'observations contradictoires et que l'on est susceptible, en conséquence, de retourner comme un gant. Je n'en médirai pas : près de quatre millions de personnes vivent en France des industries des matériaux de construction, du bâtiment proprement dit et des travaux publics. C'est un fait qui mérite la considération. Un autre fait est que, jusqu'à ces derniers temps, ces quatre millions de personnes étaient menacées d'un sort rigoureux par la décrépitude continue d'une activité que l'on s'est appliqué à brimer depuis vingt-cinq ans en décourageant systématiquement les Français de bâtir. Au début de la présente année, les demandes d'autorisation de bâtir des immeubles à usage d'habitation ne représentent encore que 60 % environ du chiffre correspondant de 1938.

Cependant la reconstruction, l'équipement industriel, la réfection des ports, les barrages hydroélectriques et, en général, la modernisation de l'appareil économique dans son ensemble eussent dû normalement porter au pinacle les matériaux de construction, et parmi eux le ciment, clé de voûte, en quelque sorte, du système. Les auteurs du plan Monnet l'avaient au reste placé au meilleur rang des urgences, immédiatement après les sources d'énergie et la sidérurgie.

LES ESPOIRS DU PLAN MONNET ET LA RÉALITÉ

Des prévisions ou même des programmes impératifs avaient donc été établis pour les produits de base : ciment, chaux, briques et agglomérés, matériaux de couverture, sable et gravillon, plâtre, tandis que d'autres fabrications importantes et nouvelles comme les matières plastiques, les isolants en laine de verre ou de laitier, les agglomérés synthétiques de bois ou de ciment, le béton moulé, le béton précontraint et le plâtre expansé faisaient l'objet de recommandations et d'études. Pour 1947, on devait :

Développer l'emploi du laitier, sous-produit de la sidérurgie, permettant une économie considérable de charbon ; le laitier n'en exigeant que 50 kilos à la tonne contre 320 kilos pour une tonne de ciment Portland ;

Remettre en état les cimenteries sinistrées ;

Ouvrir des cimenteries dans l'Ouest pour faire face à la reconstruction ;

Accroître la production des agglomérés et tuiles en ciment ;

Augmenter considérablement la production des briques, tuiles, moellons, pierres de taille, sable et gravier ;

Moderniser les usines et les carrières ;

Mettre en service une usine de plasterboards, panneaux de plâtre réalisés en usine, en fabrication continue, qui connaissent une grande vogue aux Etats-Unis et en Angleterre en raison des économies substantielles de matières et de main-d'œuvre qu'ils occasionnent.

Pour le bâtiment et les travaux publics, le programme de 1947 fixait les valeurs suivantes d'investissements, en milliards de francs 1939 :

Activités de base, 49,7; logements, reconstruction et habitations nouvelles, 111; agriculture, 8,1 ; transports et communications, 25,6 ; autres activités, 25,1.

La part de la reconstruction, qui s'élevait en fait à 136 milliards (25 milliards étant affectés à la reconstruction industrielle et commerciale), restait encore inférieure de 25 milliards aux demandes formulées par le ministère de la Reconstruction. Il était entendu toutefois qu'elle serait accrue dans la mesure du possible, notamment par la revision des projets des administrations et des entreprises nationalisées.

Pour réaliser ce plan, on avait décidé une production de ciment égale à 6 millions de tonnes en 1947, contre 3.787.000 tonnes en 1938, et 848 millions

DANS LES CARRIÈRES MODERNES, TOUTES A CIEL OUVERT, L'EXTRACTION DU CALCAIRE SE FAIT AU MOYEN DE PUISSANTES PELLES MÉCANIQUES.

LE TRANSPORT DES MATÉRIAUX EST, LUI AUSSI, MODERNISÉ PUISQU'IL EST MAINTENANT ASSURÉ PAR DES CONVOIS DE WAGONNETS D'UNE TONNE.

EN DÉPIT DES NOMBREUX ET PUISSANTS ASPIRATEURS, LA POUSSIÈRE PROVENANT DU CONCASSAGE ET DU BROYAGE TEND A S'ACCUMULER PARTOUT.

de francs 1939 devaient être affectés à la reconstruction et à la modernisation des cimenteries. En fait, la production n'a pas dépassé 3.850.000 tonnes et les investissements sont restés accrochés au médiocre niveau de 600 millions de francs... 1947.

L'explication est fort simple : les cimenteries n'ont reçu que 76.000 tonnes de charbon, alors qu'elles eussent pu en traiter facilement 140.000 tonnes. Quant aux investissements, la pénurie des métaux ferreux empêcha d'effectuer toutes les modernisations prévues, et les capitaux indispensables ne purent toujours être trouvés.

En bref, la production moyenne, pour l'ensemble des matériaux de construction, qui devait être élevée, en 1947, à 160 % de celle de 1938, lui est restée inférieure de 5 %. En 1946, elle avait été de 94 %. Il n'y a pas gain, mais une stagnation inquiétante.

Les mêmes causes ont produit les mêmes effets dans le bâtiment et les travaux publics.

Pourtant, il serait injuste de ne pas noter les résultats acquis dans la mécanisation du travail en carrière, l'amélioration des moyens de manutention et le développement des installations de broyage et de séchage destinées à utiliser le laitier, dont la production, 1.150.000 tonnes, a dépassé de 12 % les prévisions du plan. Le bâtiment et les travaux publics ont amélioré leur fabrication et ont pu importer du gros matériel. Le ministère de la Reconstruction a continué de chercher les moyens propres à augmenter la productivité et à diminuer les prix de revient, par l'établissement de normes relatives aux marchés et aux techniques.

Les résultats concrets ont été les suivants :

Au 31 décembre 1947, 1.315.000 immeubles partiellement endommagés, sur 1.600.000 au total, ont été réparés, dont 550.000 définitivement. 1.300.000 mètres carrés de constructions provisoires ont été montées, portant le total à 7.742.000 mètres carrés sur 9 millions demandés à l'origine. 400.000 mètres carrés de hangars agricoles ont été construits.

En revanche, la reconstruction des immeubles complètement détruits n'a pas encore été commencée. Le programme initial de constructions d'Etat, que l'on avait ramené de 20.000 à 18.000 logements, s'est effondré. 1.500 logements seulement ont été terminés, 13.000 logements sont en cours de construction. On a d'ailleurs renoncé à cette méthode, la reconstruction revenant désormais aux sinistrés eux-mêmes, qui agissent soit individuellement, soit groupés en associations syndicales ou en coopératives, lesquelles émettent des emprunts garantis par l'Etat. Dès 1947, six émissions d'un total de 3.200 millions ont été autorisées. En 1948, le financement s'opérera par l'intermédiaire d'une caisse autonome alimentée par les deux tiers du prélèvement exceptionnel de lutte contre l'inflation.

Le blocage partiel des crédits correspondant aux investissements à la charge de l'Etat a beaucoup réduit le volume des travaux de l'équipement public. La reconstruction du réseau routier a été limitée à l'entretien courant et la reconstruction des ouvrages d'art a vu son rythme se ralentir, de même que la remise en état des voies navigables ainsi que la modernisation de l'infrastructure des réseaux aériens.

LES MOYENS

Les matériaux de construction emploient à peu près 110.000 ouvriers et cadres dans 4.000 usines ou carrières d'importance très variable. Le bâtiment et les travaux publics ont un effectif évalué à un million de personnes réparties, surtout pour les travaux publics, dans de grosses entreprises.

Dès la libération était apparue la nécessité de développer rapidement la main-d'œuvre, de lui donner une qualification plus grande et d'augmenter la productivité. La formation professionnelle accélérée fut instituée dans ce but. Le ministère du Travail prit des mesures pour tripler la cadence de formation des moniteurs et pour disposer de 60.000 places en 1947, le stage prévu étant de six mois. En ce qui concerne la productivité, les administrations publiques et les entreprises nationalisées, qui étaient en 1947 les clients des entreprises dans la proportion des neuf dixièmes — mis à part les travaux d'entretien — devaient faire pression sur leurs fournisseurs pour les inciter à moderniser leurs installations. Des clauses tendant à la réduction des prix et des délais furent introduites dans les contrats. Elles prévoyaient l'utilisation de matériel moderne, la rémunération au rendement, l'organisation des travaux sur les chantiers, les groupements d'entreprises suivant la nature des travaux, l'emploi de matériaux et d'ensembles préfabriqués normalisés. En fait, plus de deux cents demandes d'agrément de matériaux nouveaux ont été examinées depuis mai 1945. Le chantier expérimental de Noisy-le-Sec a dû être agrandi par la création d'une cité annexe et des crédits ont été attribués aux entreprises de préfabrication.

Un effort a donc été fait. Mais les difficultés sont multiples et se révèlent souvent là où on ne les attend pas. Les problèmes de main-d'œuvre et de charbon sont aujourd'hui presque effacés devant celui de l'ensachage, qui tend à constituer un de ces « goulots d'étranglement », hantise de l'économie française. La production du ciment, nettement relevée après les grèves de fin 1947, s'écoulait jusqu'à présent, pour 60 %, dans des sacs en papier, le reste étant livré en vrac par camions pour les petites quantités et en wagons. La S. N. C. F., s'étant aperçue que ce mode de transport est préjudiciable à son matériel, refuse maintenant ses wagons. Des pourparlers sont en cours pour importer des pays scandinaves les pâtes à soude permettant d'augmenter la fabrication des sacs. Il est néanmoins probable qu'un nouveau retard sera provoqué à la production et qu'il se répercutera à tous les échelons.

LA FABRICATION DU CIMENT

Une usine type de ciment traite par jour de 350 à 400 mètres cubes de pierre calcaire titrant, naturellement ou artificiellement, 78 % de calcaire. Avec 400 mètres cubes de pierre, on fabriquera 500 tonnes de ciment. La pierre est concassée à la grosseur du poing, puis de noix, qui, tout au long d'énormes broyeurs chargés de boulets en acier de différents calibres, se transforme avec une addition d'eau en une pâte assez liquide. Celle-ci est envoyée dans des bassins où elle est malaxée afin d'obtenir un mélange parfaitement homogène. Grâce à des échantillons prélevés toutes les heures, on vérifie son titre pour le modifier, s'il y a lieu, en ajoutant du calcaire. La

pâte, convenablement mélangée et titrée, est montée au sommet de l'usine dans un répartiteur qui alimente selon un débit réglé les sécheurs, grands cylindres tournant verticalement et contenant des billes chauffées par les gaz produits dans les fours. La pâte séchée tombe en poussière au travers de grilles et est recueillie dans un tamis avant d'être envoyée dans un appareil où elle prend la forme de nodules. Les nodules passent dans un four qui les transforme en « clinker », pâte cuite et non encore broyée que l'on stocke dans un hall. C'est là que l'on puise pour alimenter les broyeurs, qui donneront le ciment ou plutôt les ciments. Leur variété est le résultat de l'adjonction à l'entrée du clinker, dans les derniers broyeurs, de matières correctives, gypse ou gravillons, qui permettront de fournir les temps de prise déterminés et les résistances correspondant au cahier des charges.

Nombre d'utilisateurs se plaignent aujourd'hui de la qualité des ciments, qui serait inférieure à celle d'avant guerre, notamment du point de vue des résistances mécaniques et de l'accroissement de ces résistances avec l'âge. On a incriminé les charbons utilisés ou l'emploi des laitiers. On en profite pour demander un prompt retour à la liberté en faisant valoir que la qualité des produits non réglementés est restée invariable.

Cette mesure est-elle possible ? Les derniers chiffres de la production sont nettement meilleurs. De 374.000 tonnes en février dernier (contre une moyenne mensuelle de 290.000 tonnes en 1938) elle est passée à 449.000 tonnes en avril, niveau auquel elle s'est sensiblement maintenue en mai et juin. Le coefficient d'augmentation par rapport à 1938 est de 1,5. Il n'est certes pas suffisant pour arriver aux 8 millions de tonnes prévus pour 1948 par le plan Monnet. Quant aux 11.500.000 tonnes que doit nous apporter l'année 1949, et aux 13.500.000 tonnes de 1950, il faudrait une conjonction de circonstances favorables pour les atteindre.

TENDANCES ET PERSPECTIVES

Encore les ciments sont-ils relativement en avance. Les autres matériaux de construction progressent plus lentement.

Dans le domaine des prix, les coefficients moyens d'augmentation, toujours par référence à 1938, s'établissent en mai à 12,84 pour les matières premières et à 10,46 pour les produits demi-finis, moins lourds que ceux de l'ensemble des industries, qui sont respectivement 16,74 et 15,34.

Faut-il y voir l'effet des mesures exposées plus haut et destinées à augmenter la productivité ainsi qu'à comprimer les prix de revient ? Il serait audacieux de l'affirmer, comme il serait peut-être imprudent d'avancer que les progrès réalisés dans la technique de la construction sont le fait de l'Etat prévoyant. L'initiative individuelle reste à leur base et elle a marqué des points intéressants. A titre d'exemple, on peut citer le pont de Saint-Hilaire-Saint-Nazaire, qui enjambe l'Isère par un arc en béton non armé de 120 mètres de portée. Le cintre a été construit sans appui sur la rivière grâce à un procédé audacieux et inédit. De même, le pont de Luzancy, sur la Marne, a été exécuté en poutres précontraintes fabriquées sur la berge et mises en place sans échafaudage au-dessus de la rivière.

Enfin, la construction métallique prend une importance sans cesse plus grande. Elle n'est pas encore en France au stade d'évolution qu'elle a atteint aux Etats-Unis. C'est là une question de travail et d'organisation minutieuse des chantiers. Désormais, les entreprises françaises possèdent l'approvisionnement régulier et abondant en produits sidérurgiques qui leur faisait défaut ces dernières années.

Les tendances et les perspectives générales du bâtiment et des travaux publics, comme celles des matériaux de construction, sans être aussi favorables qu'on avait pu l'espérer, restent satisfaisantes. Elles peuvent encore s'améliorer : elles sont fonction d'une stabilité monétaire et sociale malheureusement aléatoire.

A COTÉ DU STOCK DE PIERRE CALCAIRE DE LA CIMENTERIE SE TROUVE LE RÉSERVOIR D'EAU, AUTRE MATIÈRE PREMIÈRE AUSSI INDISPENSABLE.

POUR VÉRIFIER LE TITRE DU CIMENT ET LE MODIFIER S'IL Y A LIEU, DES ÉCHANTILLONS SONT PRÉLEVÉS CHAQUE HEURE AU COURS DE LA CUISSON.

LES ÉLÉMENTS PRÉFABRIQUÉS PRENNENT UNE IMPORTANCE DE PLUS EN PLUS GRANDE EN RAISON DES FACILITÉS ET DES ÉCONOMIES QU'ILS PERMETTENT.

Sur le bastion de la Hollande, face au Grand-Bé ou repose Chateaubriand, Mgr Rocques, primat de Bretagne, célèbre la messe pontificale.

CHATEAUBRIAND APOTRE DE LA LIBERTÉ

par Édouard Herriot

de l'Académie française.

Le 4 septembre 1768, au plus fort d'une tempête, dans une petite chambre de la rue des Juifs où pénétrait le souffle irrité de l'Océan, naissait un enfant sauvage, François-René, vicomte de Chateaubriand. C'est l'océan déferlant autour du Sillon, enflant les marées, battant les remparts, qui a été le premier maître de Chateaubriand. Il disait volontiers : « La mer et moi » ou plutôt, car il sent en lui déjà l'orgueil du chercheur d'aventures : « Moi et la mer ».

Que cet enfant, élevé au hasard, maltraité par son maître d'écriture, confié à un collège pour y apprendre son rudiment, ait été enfermé, en manière de vacances, dans un château féodal sur les bruyères de Combourg, avec un père taciturne et insociable ; qu'il ait passé dans cette solitude tant de semaines, dans une cellule isolée, au haut d'une tourelle, on conçoit que son imagination se soit exercée pour ainsi dire dans le vide. Même à distance, nous sommes obsédés par la vision de ce père aux yeux étincelants, coiffé d'un bonnet, vêtu d'une ratine blanche, qui se promenait comme un spectre dans une vaste salle d'un château qui passe pour être hanté. La contrainte même dont souffrait le jeune François-René, prisonnier dans son donjon avec quelques oiseaux et des rayons de lune, provoquait chez lui de passionnés désirs, des accès d'indépendance, des élans vers l'inconnu. Il était encouragé dans cette exaltation de l'âme par sa sœur, la rêveuse et mélancolique Lucile. C'est elle qui l'invita la première à traduire en vers l'impression de leurs méditations et de leurs promenades.

Ainsi Combourg fut, de son propre aveu, l'endroit magique où il se forma tel qu'il devait se manifester, avec son incomparable puissance d'invention, son aptitude à la songerie, sa mélancolie souvent sans raison. Là naquirent ses premières incantations. « C'est dans les bois de Combourg, écrit-il dans les *Mémoires d'outre-tombe*, que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité. » C'est là que viendront le rechercher ceux qui l'ont aimé, parfois malgré lui : Barrès, par exemple, et un autre aussi que j'évoquerai. C'est bien ici qu'il fallait, dans l'occasion de son centenaire, rechercher ce qu'il eut de si puissamment original ou même, à bien des égards, d'unique. C'est ici que l'on comprend, que l'on explique Chateaubriand.

Je tiens en effet à dire qu'ayant quelque peu vécu avec Chateaubriand, m'étant durant plusieurs années penché sur sa large et seigneuriale écriture, l'ayant suivi au ministère ou dans ses ambassades, je le considère d'abord comme le premier et le plus grand de ces marins lettrés dont s'enorgueillit notre France.

Chateaubriand sera par-dessus tout épris de liberté, au point parfois de sacrifier à un besoin d'indépendance — même du cœur — les droits ou, s'il le faut, le bonheur des autres. Or la mer c'est l'évasion ; c'est

le moyen, pour lui, d'emporter sa sylphide et, peut-être, de la réaliser ; c'est l'affranchissement de la société et de ses servitudes. Les routes de l'océan ne connaissent ni villes, ni tours, ni tombeaux. Le jeune Malouin s'est fixé un but précis : il veut découvrir un passage vers les Indes par la mer polaire. Il prétend réussir là où James Cook a échoué dans son troisième voyage, en 1776, lorsqu'il tenta de rejoindre la baie d'Hudson par le détroit de Behring et qu'il périt dans une querelle entre son équipage et les naturels du pays. « J'ai devancé par mes vœux et par mes travaux, écrit Chateaubriand, les derniers explorateurs des glaces arctiques. » Ainsi il est bien de la même race qu'un La Bourdonnais ou un Robert Surcouf.

C'est de cette vocation marine que tout l'essentiel de l'œuvre de Chateaubriand va suivre. Il n'est plus question d'écrire à l'*Almanach des muses* ou de rencontrer Parny. Si le jeune marin a un prédécesseur, ce serait plutôt son compatriote du Havre, le mobile Bernardin de Saint-Pierre, qui, lui, voulait découvrir un passage vers les Indes par la Russie. Mais Chateaubriand n'a pas besoin de guide. De ses voyages naîtront *Atala*, *René* et *les Natchez*, c'est-à-dire, pour les deux premiers ouvrages au moins, ses créations les plus populaires.

Certes, *Atala* et *René* font partie de cet ample *Génie du christianisme* qui, lorsque Chateaubriand aura trente-cinq ans environ, révélera à la France que l'auteur de l'*Essai sur les révolutions*, sceptique et incrédule en sa jeunesse, est devenu chrétien, par la mort de sa mère et de sa sœur. Ce sont les souvenirs de Combourg qui s'emparent de son âme et lui donnent une nouvelle orientation. « Je me résolus, écrit-il, à changer subitement de voie. » C'est un néophyte, un nouveau converti qui va tenter de ramener son époque au catholicisme et qui, d'ailleurs, y réussira. D'abord, la contradiction entre ses divers projets l'enfièvre. « On ne saura jamais ce que c'est que de porter à la fois dans son cerveau, dans son sang, dans son âme *Atala* et *René* et de mêler à l'enfantement douloureux de ces brûlants jumeaux le travail de conception des autres parties du *Génie du christianisme*. »

Vers 1800, Chateaubriand, de son propre aveu, termine sa carrière de voyageur pour devenir un écrivain, sa vie d'homme privé pour devenir un homme public, sa solitude pour les carrefours du monde et les salons. *Le Génie* modifie les idées de toute une société ; c'est une manière de *concordat intellectuel*. Peut-être le résultat était-il obtenu par des séductions païennes plus que par des arguments chrétiens. Mais l'effet était produit. Il se prolongera avec *les Martyrs* et l'*Itinéraire*.

Atala ou les Amours de deux sauvages dans le désert, que de nouveautés dans le petit volume qu'éditait en 1801 l'imprimeur Migneret ! C'est, au reste, une magnifique histoire que celle des Français en Amérique. Il me souvient que, visitant un jour la ville de Detroit, aujourd'hui si spécifiquement américaine, je ne fus pas étonné de voir dans le cabinet du maire un tableau représentant la fondation, en plein XVII^e^ siècle, de cette cité sous le nom de Fort-Pontchartrain.

Pour un voyageur, quel cadre que cette épopée française, aujourd'hui si injustement oubliée ! Mais le voyageur va réaliser un autre dessein que celui qu'il a conçu. Venu outre-océan pour découvrir la route du pôle, ce qu'il défrichera, c'est le chemin qui conduit au romantisme et à d'autres formes encore des lettres françaises. Cette Atala qu'il va ramener en France, c'est la sylphide charmante de Combourg, le « fantôme sans nom des bois de l'Armorique » devenu une vivante réalité sous les traits d'une jeune Floridienne au teint ombré, aux cheveux noirs, aux yeux longs, découverte dans la savane, au milieu d'un décor d'oiseaux blancs. Elles étaient deux en vérité ; la seconde deviendra Céluta. Elles avaient la couleur des jonquilles et vivaient, comme des orangers, dans une atmosphère de parfums.

Dans ces créations, qui troublèrent si profondément, lorsqu'elle les connut, l'opinion française, quelle est la part de l'observation réelle et celle de l'imagination ? On en a beaucoup discuté ; on en discutera encore ; il semble qu'il y ait quelques lacunes dans le récit que nous avons conservé. Il est probable que Chateaubriand n'a pas dédaigné de consulter certains ouvrages anglais ou français sur les mœurs, la faune ou la flore de l'Amérique. Mais ces discussions sur ce que l'on pourrait appeler l'*Itinéraire de Paris à la Floride* n'intéressent que les érudits. L'honneur de l'écrivain, c'est d'avoir fait d'Atala un être vivant, et de l'avoir encadrée dans un paysage si riche de nouveauté que les imaginations françaises y voyageront parmi les fleurs étranges, les magnolias et les tulipiers. Evidemment, le style de l'écrivain, à cette date, n'a pas encore atteint cette maîtrise qui s'affirmera déjà dans *les Martyrs* et surtout dans les *Mémoires d'outre-tombe*. On est un peu surpris par les « rugissements » des crocodiles et par l'explication que Chateaubriand nous donne de certains disparates. « Si je m'étais toujours servi du style indien, écrit-il, *Atala* eût été de l'hébreu pour le lecteur. » Mais le public, ravi, transporté, ne s'arrêtait pas à ces détails ; il ne voyait que la nouveauté d'un ouvrage qui, d'un souffle venu de l'ouest, balayait le vieux classicisme dégénéré.

René, c'était la suite d'*Atala* ; c'était aussi le commentaire d'un chapitre du *Génie du christianisme* sur le « Vague des passions ». C'était le résultat des longues méditations de Combourg, d'une prodigieuse fermentation intellectuelle, d'une surabondance de vie. L'œuvre devait avoir une influence comparable à celle de *Werther*. Les maladies de l'âme ont occupé une place importante dans la clinique littéraire du XIX^e^ siècle ; Chateaubriand lui-même s'accuse d'avoir contribué beaucoup à répandre cette contagion.

Désormais sa vie se poursuivra pendant plus de quarante années, pleine d'actions et d'œuvres. De sa longue existence de terrien, je ne voudrais retenir qu'une idée parce qu'elle a, je pense, son origine dans le caractère si spécial de sa jeunesse et parce qu'elle comporte un enseignement pour le temps où nous sommes.

Oui, il a représenté la France à Rome et dans le Valais, ce qui lui a permis lors de l'exécution du duc d'Enghien de donner une démission retentissante. Oui, la politique le poursuivit même à l'Académie française, où elle ne devrait jamais entrer. Oui, il a publié de virulents pamphlets et contre Napoléon et contre la Restauration. Oui, il fut ministre des Affaires étrangères, puis membre de l'opposition. Mais le destin des écrits politiques est de perdre, presque toujours, leur intérêt avec les événements qui les ont provoqués. Ce qui reste de lui, ce qui demeure son plus important enseignement, ce qui doit aujourd'hui encore nous guider, c'est, affirmé dans tous ses écrits et tous ses actes, son amour de la liberté.

Par une évolution très nette, Chateaubriand est passé du royalisme pur au royalisme libéral, puis, dans une certaine mesure, à l'idée républicaine. Dans son ouvrage *De la Restauration et de la monarchie élective*, sous la date de 1831, il a écrit : « Je suis bourbonnien par mon cœur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère. »

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, à propos de l'*Essai historique sur les révolutions*, il revient sur ce sujet : « Mon indépendance, dans mes diverses positions sociales, a presque toujours blessé les hommes avec qui je marchais. J'ai tour à tour été le chef d'armées différentes dont les soldats n'étaient pas de mon parti ; j'ai mené les vieux royalistes à la conquête des libertés publiques et, surtout, à la liberté de la presse, qu'ils détestaient ; j'ai rallié les libéraux, au nom de cette même liberté, sous le drapeau des Bourbons, qu'ils ont en horreur. » De la grande Révolution elle-même il respecte la passion pour la liberté. Et il est vrai de dire que dans sa brochure *De Bonaparte et des Bourbons* il s'est porté par libéralisme au secours de la royauté.

Il va même plus loin.

Dès la révolution de Juillet, Chateaubriand a entrevu l'avènement de la démocratie : « Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, affirme-t-il, le temps des rois est passé ; on a beau leur chanter des hymnes et leur offrir de l'encens, ce ne sont que des morts sur des lits de parade. » On connaît la déclaration de Chateaubriand à Louis XVIII : « Sire, je crois la monarchie finie », et la réponse du roi : « Monsieur de Chateaubriand, je suis de votre avis. » S'il s'est montré, par loyauté, attaché à l'ancien régime, il n'a témoigné aucune hostilité à la France moderne ; entre les deux époques, il ne voit qu'une « transformation de vertu ».

La dernière partie des *Mémoires d'outre-tombe*, écrite pour partie en 1841, semble peut-être un peu confuse, rédigée dans un style d'apocalypse ; mais elle signale avec force l'imminence d'une transformation sociale, les droits et les ambitions de la masse, la réduction de la distance par les inventions nouvelles, le rôle croissant de la matière ; « la vocation des peuples commence », écrit-il. Il entrevoit la transformation de la propriété, l'ouverture de voies nouvelles comme le canal de Suez et le canal de Panama, les prodiges de la chimie et de la mécanique, les progrès de l'astronomie. Jusqu'à la fin de sa vie, il gardera l'esprit ouvert, mais au centre de ses croyances politiques il place l'amour de la liberté. Il n'a cessé de la défendre, surtout sous la forme de la liberté de la presse, « celle de nos libertés qui les vaut toutes ». Ses articles, brochures et discours sur ce sujet, en 1827 et 1828, remplissent un volume entier de ses œuvres complètes.

C'est le grand enseignement que je recueille de lui. Aujourd'hui encore, malgré toutes les difficultés qui nous assaillent, le problème essentiel est de savoir si l'homme pourra garder son autonomie personnelle, la faculté de choisir ses opinions et ses croyances, ce qui est à la fois le programme de la culture païenne et de la morale chrétienne. S'il en était autrement, si cet homme n'était qu'un numéro dans une chiourme, il serait vain d'avoir abattu la féodalité, renversé l'ancien régime, traversé les grands orages révolutionnaires, connu l'effort des penseurs du siècle dernier, subi deux guerres dites de libération. Le désordre actuel du monde ne nous permet pas encore de goûter la liberté dans ses limites marquées par la loi ; mais nous devons diriger sur cette étoile notre navigation sans elle bien incertaine. L'exemple de Chateaubriand nous y encourage.

Par cet amour de la liberté qu'il doit peut-être, pour une part, à l'Angleterre, il demeure vivant. Il est le principe même de son génie. Il fut la règle de son action. Sans doute même Chateaubriand abusa-t-il de la puissance de sa personnalité, de son ascendant, de son charme. D'où les querelles, ses nombreuses querelles, avec ses contemporains. Ses plus innocentes, ses plus douces victimes furent les femmes, dont beaucoup parurent heureuses d'avoir souffert par lui.

En cet anniversaire, voici que leurs ombres se lèvent. Parmi elles — la courtoisie veut qu'elle soit la première nommée — cette jeune fille de Saint-Malo, M^lle^ de Lavigne, qu'il avait découverte sur le Sillon en pelisse rose, ses cheveux blonds au vent et qui devint, en des aventures fort romanesques (sauf l'amour) M^me^ de Chateaubriand, qui l'admira sans jamais avoir lu ses ouvrages et dont il a fait un éloge, au moins résigné. Avec elle, puisqu'il avoue lui-même ses « folies », cette Pauline de Beaumont, languissante de corps, vigoureuse d'esprit, qui déclarait que le style d'*Atala* lui « jouait du clavecin sur toutes ses fibres » ; la marquise de Custine, la comtesse de Noailles, Hortense Allart et tant d'autres, jusqu'à cette M^me^ Récamier, bonne Lyonnaise qui distribuait, dit-on, ses dividendes sans laisser entamer son capital et qui lui livra son secret, si souvent refusé.

Il les séduisait par sa gloire, par le lyrisme — au reste fort réfléchi — de ses transports, par ce qu'il mettait d'éternité en des promesses bien souvent renouvelées, par son aptitude à se laisser aimer plus qu'il n'aimait lui-même, aussi par ce verbe prestigieux dont ses écrits nous conservent la magie. Son vocabulaire est une invention perpétuelle ; il a possédé toutes les ressources de notre langue, qu'il restitue dans ses archaïsmes, qu'il pressent dans ses néologismes. A la rencontre, il crée lui-même son expression ou va la chercher dans le parler du peuple. Sa phrase a plus d'accent, plus de relief, plus de nombre que celle de Lamartine ou de Victor Hugo. Le romantisme, l'écriture artiste, l'exotisme sortent de lui. Flaubert, qui a visité sa chambre basse de Combourg, qui l'a retrouvé escorté de ses fantômes, a loué comme il convenait « ce style magnifique, avec sa cambrure royale et sa phrase ondulante, empanachée, drapée, orageuse comme le vent des forêts vierges, colorée comme le cou des colibris, tendre comme les rayons de la lune à travers le trèfle des chapelles ».

Ce fut un géant de lettres, un splendide isolé. Et, après s'en être étonné, on comprend qu'il ait voulu être enseveli sur son roc solitaire, sans rien autour de lui que la mer inspiratrice de ses premiers songes. Sur la limite de deux siècles, il se dresse comme une île, destiné à connaître, même après sa mort, les convulsions de la guerre, escarpé de nature, distant du commun des hommes et préférant à leur société qu'il méprise le hautain plaisir de poursuivre son dialogue avec son vieil ami l'Océan.

LE SALON DES ARTISTES DÉCORATEURS

Si l'on veut prendre une belle leçon d'optimisme, rien de vaut une visite au Salon des artistes décorateurs. Celui-ci est une vivante réponse aux grincheux qui désespèrent à la fois de notre goût, de nos possibilités d'adaptation et de notre relèvement industriel.

Qu'on veuille bien se souvenir des trois « Salons » qui ont précédé celui-ci. Celui de 1945 était attendrissant de pauvreté stoïque, présentée avec un maximum de goût ingénieux. Le papier et la ficelle y tenaient le premier rôle. Les tissus ne paraissaient que sous forme de maquettes ou de modestes échantillons. Les Salons de 1946 et 1947 ont marqué un mieux sensible, des matériaux moins indigents, des ensembles heureux, des détails nouveaux. C'était un excellent départ. Aujourd'hui nous en arrivons aux réalisations. Dans aucun stand on ne sent les difficultés contre lesquelles les décorateurs luttent encore. Les matériaux sont beaux. Un nombre important de meubles sont à la portée des bourses moyennes. L'économie de place est un des soucis du décorateur d'aujourd'hui. Les meubles combinés, les éléments indépendants, le mobilier extensible: autant de formules nouvelles.

Un gros effort a été fait en vue de présenter aux hôteliers un mobilier propre à donner à nos hôtels un air pimpant, confortable et moderne. Cette très importante section de tourisme a été réalisée sous la direction de Marcel Gascoin, qui, plus que quiconque aujourd'hui, sait adapter la décoration intérieure aux exigences matérielles de notre temps. Sa « cuisine-salle à manger » fait rêver. Sa chambre d'hôtel et sa salle de bains sont des merveilles d'ingéniosité et de goût.

La salle où Paule Marrot groupe ses tissus imprimés, ses papiers peints, ses tapis et ses peintures est un enchantement de fraîcheur juvénile. L'exécution des stands, due à Lina Zervudaki, est d'une fantaisie pleine de verve nouvelle.

La place nous manque ici pour parler comme il convient de tous les ensembles, des tapisseries, des céramiques, des sculptures. Tout dans ce Salon des décorateurs 1948 a de l'intérêt, montre une imagination toujours en éveil, au service d'un goût raffiné et rationnel. Quel meilleur éloge peut-on en faire ?

A. H.

LES MATÉRIAUX EMPLOYÉS POUR LES HALLS DE RÉCEPTION TÉMOIGNENT DU BON GOUT FRANÇAIS.

MEUBLES A LA PORTÉE DES BOURSES MOYENNES.

LES DÉCORATEURS ONT FAIT UN EFFORT POUR PRÉSENTER UN MOBILIER CONFORTABLE ET MODERNE.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Au cœur d'une province

Le régionalisme produit le pire et le meilleur. Le pire, c'est la littérature conventionnelle, les romans bébêtes, badigeonnés de couleur locale, pavés de bonnes intentions folkloriques, ce sont les manifestations plus ou moins carnavalesques où costumes et coutumes sont faussement ressuscités pour des mascarades éphémères, c'est tout ce qui champignonne de factice sur les vieilles choses à demi mortes. Le meilleur, c'est beaucoup plus difficile à faire. C'est étudier avec soin ces vieilles choses qui sont délicates, subtiles, profondes, mystérieuses. C'est reconnaître tous les éléments d'une complète réalité, déceler la vie qui l'anime encore d'une façon secrète et souvent peu visible. C'est retrouver ainsi des pays, des provinces, qui sont les parties mêmes du corps de la France. Le livre dont je vais parler me paraît appartenir à ce régionalisme excellent.

Il inaugure une collection conçue sur un plan très sérieux, scientifique et littéraire à la fois. Le musée des Arts et Traditions populaires patronne cette collection, que dirigent MM. Armand Lunel et François Agostini. On nous y promet des ouvrages sur la Provence, la Guyenne, le Berry, la Bretagne, le Dauphiné, etc. Voici le premier du programme : *l'Auvergne et le Velay*, par Lucien Gachon (Gallimard).

L'idée qui est au point de départ de cette collection est à la fois mélancolique et grandiose. Mélancolique, parce que cette étude de nos provinces est conduite dans la pensée qu'il y a là à recueillir, sans perdre de temps, des choses en voie de disparaître et dont il ne restera bientôt plus que le souvenir. Il importe, nous dit-on, de rassembler au plus tôt tous les vestiges et témoignages des diverses civilisations antérieures à la nôtre. Et l'on ajoute que c'est particulièrement urgent à l'égard des modes de vie ancestraux, auxquels le machinisme impose son uniformisation à une cadence accélérée. C'est tout un monde qui, depuis un siècle au moins, perd son originalité et sa substance même. Toute la vie de nos provinces, avec ses coutumes, son langage, ses arts, suit cette voie déclinante. On voudrait la fixer avant que le passé l'ait saisie tout à fait.

Mais ce programme est grandiose, parce que, loin de nous proposer sur les provinces des études d'ordre local, il a l'ambition d'intégrer ces travaux à une vue générale de l'évolution de l'humanité à notre époque. Citons ici le programme lui-même : « C'est sur le terrain familier de notre vie régionale qu'il y a le moins de difficultés et le plus d'avantages à découvrir, en remontant aussi haut que possible à travers l'histoire et la préhistoire, comment une nature vierge et sauvage a été peu à peu aménagée sous la main et par le travail des hommes. De là, et toujours dans le même cadre, l'intérêt majeur qu'il y a à mesurer le rôle des techniques et l'influence de l'économie dans la formation des liens sociaux et dans le développement des activités spirituelles, dont les chants et les contes dits populaires, par exemple, sont une manifestation directe. De là également l'enseignement fécond qui découlera d'une étude approfondie des mœurs et des croyances qu'offrent les multiples aspects du folklore familial, juridique et religieux. » On voit que nous sommes loin du régionalisme d'opérette. Il ne s'ensuit pas que les ouvrages ainsi conçus doivent être rébarbatifs. En tout cas, celui que M. Lucien Gachon publie sur l'Auvergne est plein d'attraits.

M. Lucien Gachon, fils d'un cantonnier, né en pleine Auvergne granitique, est sorti du pays même dont il va nous parler. Instituteur, il a étudié ce pays à fond et lui a consacré ses deux thèses de doctorat. Je ne parle pas de ses autres livres, parmi lesquels on compte plusieurs romans. Sa science et son talent d'écrivain se complètent dans cet ouvrage, où rien ne manque, me semble-t-il.

On y trouve de la géographie, de la géologie, avec autant d'ouvertures sur la géographie humaine qu'il convient d'en donner aujourd'hui. Les descriptions sur les mœurs et les anciennes coutumes ne tournent pas seulement autour des sujets traditionnels, moissons et vendanges, mariages et enterrements, travaux et jeux rustiques. Elles s'orientent sur des considérations sociologiques, des études de l'habitat, de la vie rurale et communale, de son évolution depuis cinquante et cent ans. Les métiers des couteliers et des papetiers, des dentellières et des passementières sont décrits avec précision. Des planches photographiques en abondance nous montrent les instruments et les outils caractéristiques. Un remarquable chapitre de discographie fournit une copieuse référence aux enregistrements de bourrées et d'airs de « cabrette ». Très vite, le but visé par les directeurs de la collection est atteint : je veux dire que le pittoresque spécifiquement auvergnat est dépassé et que le lecteur débouche sur des points de vue de l'intérêt le plus général.

Je n'en donnerai comme exemple que le chapitre de la langue et du patois. Il est de premier ordre. Il ne cherche pas à nous amuser avec des expressions curieuses, dont les ignorants peuvent s'étonner. Il nous ramène aux sources du langage, là où l'on trouve les mots premiers, au son bref, au sens ferme et précis. J'ouvre ce chapitre presque au hasard et j'y trouve cette page qui me ravit :

« En français, il a fallu que, trop usés, sans doute, pour le goût et l'oreille, certains mots prennent façon nouvelle en s'allongeant d'un préfixe. Mais en patois le vieux mot simple est resté. La Fontaine écrit : « Mecenas fut un » galant homme. » Les commentateurs se donnent beaucoup de mal pour expliquer *galant*. Que ne connaissent-ils le patois d'Auvergne ! Hier, en Auvergne, on ne se régalait pas, on se *galait*, tout simplement. » Lucien Gachon l'explique fort bien : on cherche à renforcer artificiellement le mot, à mesure qu'on s'éloigne de la simple et robuste réalité. Quand *galer* ne suffit plus, on fait *régaler*. Ainsi, pour parler des plus petites choses, les enfants d'aujourd'hui disent que c'est « formidable ». « L'Auvergnat, poursuit Gachon, se galait d'un plat qui était un *galem*. La *galanto* était celle qui plaisait à son *galant*. Ainsi galer c'était plaire ; plaire à la bouche, aux yeux, au cœur. Le Mecenas du fabuliste est un galant homme, c'est-à-dire un homme plaisant, plaisant à soi-même et plaisant aux autres, plaisant par le plaisir qu'il donne. »

Il y a bien d'autres exemples de ces mots simples que nul préfixe n'était venu alourdir. « L'Auvergnat ne se reposait pas, il se *pausait* ; il n'approchait pas un objet, il le *prochait* ; il n'était pas assommé, mais *sommé* ; il ne revenait pas du village, il en *tournait*. » Ce dernier mot amène une autre remarque sur la précision et la richesse du vocabulaire. Pour dire tourner, notre français anémié n'a plus qu'un mot. Il y en avait jadis deux, qui faisaient une distinction aujourd'hui perdue : *virer*, c'était tourner sur place ; *tourner*, c'était revenir à son point de départ.

Ainsi le langage était-il sobre et riche à la fois. Il était honnête. Pas un mot de trop, mais tous ceux qu'il faut pour dire toutes choses. Lucien Gachon relève dix-neuf verbes qu'on employait encore il y a cinquante ans pour désigner toutes les façons de travailler la terre. Et chacun avait un sens bien défini. « *Pressondre*, c'était *charruler* bas. Une éteule simplement *virée* avait sa terre moins retournée qu'une autre qui était *versée*. *Rittelier*, exactement, c'était charruler un *ritte*, c'est-à-dire une éteule qui avait déjà porté un blé ou un seigle l'année précédente. » Etc. On n'en finirait pas de retracer tant de nuances exactes et réalistes.

Mais qu'on y prenne garde. Le langage ainsi retrouvé correspond à la vérité de la vie. Il exprime une vie qui serrait de plus près que la nôtre les subtiles richesses de l'homme, aussi bien dans ses rapports avec la nature que dans sa connaissance de lui-même. L'appauvrissement de la langue révèle une décadence de la vie, uniformisée et banalisée. Bien des choses étudiées par M. Lucien Gachon tombent dans le passé sans qu'on puisse les en sauver. Mais cette étude nous enseigne aussi que dans l'art de vivre nous avons beaucoup à rapprendre. Avec le régionalisme on peut faire des musées, qui sont des choses respectables, mais somnolentes. On peut aussi en faire une école, sur les bancs de laquelle nous nous assiérons tous avec profit.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Lucrèce Borgia

La reprise de *Lucrèce Borgia* par la Comédie-Française, à la salle Luxembourg, a reçu du public le meilleur accueil. Plus de quatre siècles après sa mort, la fille d'Alexandre VI continue de tirer tous les cœurs après soi, et comme à sa création, en 1833, la pièce de Victor Hugo suscite les applaudissements de ces curieux amateurs de théâtre pour qui le mélodrame reste la forme idéale du spectacle.

Style à part, il est bien évident que cette *Lucrèce Borgia* cumule intrépidement tous les défauts de l'esthétique romantique transportée sur la scène. La psychologie de l'héroïne, étayée sur la double antithèse : beauté-vice, cruauté-amour maternel, ne résiste pas à l'examen ; le scénario lui-même fait songer, dans sa naïveté, à la phrase de Dumas père, rappelée par Thibaudet : « Ah ! si je faisais des vers comme Victor ou si Victor faisait le drame comme moi ! » *Lucrèce Borgia* est d'ailleurs un drame d'une belle prose bien nourrie et balancée, qui fait qu'avec de bons acteurs comme M. Maurice Escande et M^lle^ Louise Conte il s'écoute encore sans ennui.

Faut-il répéter que, malgré les prétentions érudites de l'auteur, la Lucrèce d'Hugo ne répond en rien à la vérité historique ? Dans un livre paru il y a une douzaine d'années, l'écrivain italien Rafael Sabatini a fait justice des « absurdités informes et des anachronismes flagrants et inadmissibles » dont pullule la pièce. Assurément, Hugo avait le droit de tirer tout le parti possible des licences accordées à l'écrivain d'imagination et, surtout, au poète ; mais lorsqu'il renvoyait, pour fonder son interprétation du personnage, au *Journal* de Burchard, il prouvait seulement qu'il ne l'avait jamais lu. Il est admis aujourd'hui que les Borgia, du pape Alexandre VI à César et à Lucrèce, furent abominablement calomniés sous le pontificat de Jules II, successeur d'Alexandre, par des flatteurs du nouveau pape, désireux de s'acquérir la faveur du maître de l'heure. Non pas qu'ils aient été de petits saints ; ils appartenaient seulement à une époque sensuelle et violente, et leurs crimes, démesurément exagérés, furent à la mesure de leur temps. Quant au poison et à l'inceste, que Victor Hugo tenait pour assurés dans le cas de Lucrèce, ce sont fruits d'imaginations malintentionnées, sans aucun fondement valable. Et l'on sait, du reste, que la fille d'Alexandre VI ne mourut point assassinée, mais de sa belle mort, à Ferrare, comme une honnête femme, dévote et craignant Dieu. Le duc Alphonse, qui l'avait aimée, la pleura, ainsi que les artistes et les poètes, dont l'Arioste, qu'elle protégeait.

Indéfendable historiquement, le drame d'Hugo ne l'est pas davantage si l'on examine les caractères et les situations. Le premier tableau nous montre une fête à Venise, dans le cadre somptueux du palais Barbarigo (et il n'est pas inutile de noter en passant que le palais Barbarigo ne fut construit qu'en 1569, soit un demi-siècle après la mort de Lucrèce). Celle-ci

est venue dans la cité des doges pour voir son fils naturel, le capitaine Gennaro, lequel ne sait rien de sa naissance. Elle le trouv eendormi sur un banc, l'éveille d'un baiser, lui parle. A ce moment surviennent cinq amis de Gennaro. Tous ont été plus ou moins frappés dans leurs familles par les crimes de Lucrèce ; ils la démasquent, mais la laissent fuir.

Le reste de la pièce se passe à Ferrare, où les cinq se retrouvent avec Gennaro, qui hait Lucrèce, mais ignore toujours qu'elle est sa mère. Le duc, alerté par des espions qui, à Venise, ont surpris sa femme avec Gennaro, fait arrêter celui-ci. Il se trouve que, la veille, le jeune homme a fait sauter d'un coup de dague l'initiale du nom des Borgia sur le blason placé au-dessus de la porte du palais. Lucrèce demande à son mari le châtiment du coupable, dont elle ne sait pas l'identité. C'est elle qui devra verser à son fils le poison mortel. Par chance, elle possède un contrepoison. Pourquoi faut-il que Gennaro, sauvé, accompagne ses amis à la fête donnée par la princesse Negroni ? La fête a été, en réalité, organisée par Lucrèce, qui veut châtier ses insulteurs de Venise. Quand tous ont à leur tour bu le poison, ils entendent des chants funèbres, des moines en cagoule entrent dans la salle du festin, Lucrèce paraît enfin, leur annonce qu'ils vont mourir, tire un rideau derrière lequel sont dressés cinq catafalques. Puis elle aperçoit Gennaro, fait sortir tous les autres, veut sauver son fils encore une fois. Il refuse, ses camarades ne pouvant être sauvés en même temps que lui, et la poignarde. Elle ne mourra pourtant pas assez vite qu'elle ne puisse laisser échapper son terrible secret : « Je suis ta mère, Gennaro ! »

Tous les ressorts et les accessoires du mélodrame sont là, avec des personnages ténébreux comme Gubetta, « âme damnée » de Lucrèce et complice de ses crimes. De Shakespeare, ce morceau de littérature dramatique n'a rien que le paroxysme des passions, avec la différence qui sépare une image d'Epinal d'un tableau de maître. D'où vient donc qu'il puisse sinon trouver complètement grâce aux yeux et aux oreilles des gens de goût, du moins leur procurer quelque plaisir ? C'est d'abord, comme je le disais tout à l'heure, pour la fermeté, la solidité savoureuse de la langue ; c'est ensuite pour la couleur d'époque, même fantaisiste, pour le mouvement de l'action, si invraisemblable qu'elle paraisse ; c'est enfin à raison du jeu des acteurs.

M^lle^ Louise Conte a repris le rôle illustré jadis par Sarah Bernhardt. Elle y montre de l'intelligence et de la noblesse, de l'ardeur et une belle violence tragique. Si son jeu a quelques failles, c'est peut-être dans l'expression de la cruauté, à la fin du troisième acte. Mais l'inconvénient des rôles faux est que, pour les soutenir pleinement, il ne faille rien de moins que du génie, l'acteur dépassant le texte. On m'assure que Sarah Bernhardt atteignait ces hauteurs, et je veux bien le croire.

M. Maurice Escande est parfait dans la peau de don Alfonse d'Este, et voilà une occasion de plus de se réjouir de son retour à la Comédie-Française, où il était irremplaçable. M. Denis d'Inès prête à la grimaçante figure de Gubetta toutes les ressources d'un métier accompli. Le reste de la troupe fait de son mieux, et comme, après tout, la Comédie-Française est le musée de notre littérature dramatique, il n'était pas inopportun de reprendre *Lucrèce Borgia,* qui, longtemps encore, remplira les caisses de notre première scène.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Les Assassins sont parmi nous

On n'attendait pas sans curiosité le premier film allemand. Par miracle, loin d'être déçue, cette curiosité aura été comblée. Par le sujet comme par la réalisation, *les Assassins sont parmi nous* présente le plus grand intérêt.

Le sujet d'abord. En principe, le cinéma répugne à s'attaquer aux problèmes actuels et sérieux. Même quand ils sont réconfortants : combien courte fut la vogue, en France, des films de Résistance ! A plus forte raison, quand ils sont désagréables. Le divertissement, dans son sens étymologique comme dans son sens usuel (et il est à remarquer que distraction possède exactement les deux mêmes), reste la grande loi des salles obscures : elle souffre des exceptions, mais seulement à titre d'exceptions. Et voici qu'à la première occasion qui leur est donnée d'utiliser l'écran les Allemands nous montrent leur défaite, leurs ruines et leurs crimes de guerre. Aussi bien s'agit-il d'un article d'exportation : Paris, après Londres, a réservé à ce film plus de succès que Berlin. N'importe : le cas est le même pour la nouvelle école italienne, dont le mérite s'est imposé à l'étranger bien mieux que dans la péninsule.

Les critiques n'en ont pas moins fait la petite bouche. Ils ont observé que l'Allemagne s'incarnait là en un vieillard qui attend le retour de son fils prisonnier, en une femme sortie d'un camp de concentration et en un soldat déséquilibré par les horreurs de la guerre. A ces personnages malheureux et sympathiques ne fait contrepoids que l'unique figure du soudard sadique, devenu profiteur de la débâcle, qui n'en clame pas moins son innocence à l'image finale. Soit. Le reproche paraît néanmoins mal fondé. La conscience d'un individu peut être lourde et l'amener à une confession publique de ses fautes ; la conscience collective, jamais : au pis aller, elle recourt à l'expédient du bouc émissaire. Il est donc utopique d'attendre que se produise dans le Reich d'après 1945 un phénomène dont n'existe aucun précédent chez aucun peuple ou en aucun temps.

On aurait pu s'attendre, puisque *les Assassins sont parmi nous* a été tourné en zone soviétique par une société financièrement contrôlée par les Russes, que la responsabilité des crimes et de la défaite fût imputée soit à un parti — celui des nazis — soit à une classe — celle des capitalistes. Il n'en est rien. Aucune allusion n'est faite à Hitler ou aux hitlériens ; si le coupable est un industriel, les protagonistes sympathiques appartiennent également à la bourgeoisie : un petit commerçant, une dessinatrice, un médecin. Pour ma part, j'en féliciterai l'auteur : en limitant son conflit à celui de deux consciences individuelles, l'une qui a ordonné sans remords des représailles atroces, l'autre qui demeure brisée d'y avoir seulement assisté, il a réussi à donner à son anecdote une valeur universelle. Sans doute, je vois bien ce qu'y gagne son chauvinisme ; mais l'art n'y perd rien. Notons au surplus que certains épisodes portent la marque d'une tendance religieuse, plus précisément chrétienne, qui n'est pas moins surprenante.

D'ailleurs, si modéré que soit son ton, ce film dépasse de loin la peinture véridique de l'état d'esprit allemand actuel dans le dessein louable de l'influencer pour permettre sa réconciliation avec le reste du monde : que nous puissions le voir sans colère et sans ironie l'indique assez. A cet égard, il l'emporte de beaucoup, par une moindre hypocrisie et par une plus grande efficacité, sur une œuvre correspondante en littérature, car elle décrit sensiblement le même milieu et la même atmosphère : le dernier roman, en majeure partie autobiographique, d'un écrivain qui n'était pourtant pas dénué de mérite, Hans Fallada.

Venons-en à la réalisation. Elle mérite d'être saluée par cette constatation lapidaire : « Expressionnisme par mort. » Me voilà obligé de définir ce que j'entends par expressionnisme, au cinéma du moins. Disons qu'il s'agit du style qui sacrifie ou qui subordonne l'exactitude superficielle de la représentation au sentiment que celle-ci doit faire naître chez le spectateur. Pour prendre un exemple simple, le même escalier ne sera pas éclairé d'une manière identique si celui qui le monte va à un rendez-vous d'amour ou à un rendez-vous d'affaires. Le cinéma allemand de l'autre après-guerre avait poussé cette conception jusqu'à ses limites, ne reculant devant aucune déformation, si arbitraire qu'elle pût paraître. A partir de 1925, cette manière disparut progressivement en partie à cause de l'influence même qu'elle exerça : les autres écoles s'en inspirèrent, en n'en retenant que ce qu'elle avait d'indiscutable et d'assimilable pour n'importe quel public. Il fut universellement admis que le procédé était valable, nécessaire même, à condition de n'être employé qu'à titre exceptionnel et de ne pas s'écarter trop de la vision ordinaire.

En s'abstenant de toute extravagance, *les Assassins sont parmi nous,* reprend le style expressionniste. Les angles de prises de vue, les éclairages, le montage s'efforcent sans interruption de souligner — je dirais presque d'exagérer — les intentions de l'auteur. Nous avons là une rupture de ton très nette avec l'esthétique qui, sous des formes infiniment nuancées, règne depuis l'avènement du parlant dans le cinéma universel, à Hollywood comme à Moscou, à Rome comme à Paris. Le talent du metteur en scène et de l'opérateur, le caractère peu usuel du thème (surtout pour l'étranger, qui n'est pas disposé à croire pour l'instant que les Allemands sont des hommes comme les autres) assurent la réussite, sans garantir qu'elle sera féconde. Elle offre tous les mérites et tous les défauts de n'importe quelle esthétique.

Les interprètes — inconnus jusqu'ici — sont excellents, mais ils sont écrasés par une vedette : Berlin en ruine. Les actualités et le beau documentaire soviétique sur la prise de Berlin avaient déjà montré le caractère hallucinant d'une grande capitale réduite à des décombres. Nous ne pouvions toutefois pas y sentir aussi intensément qu'ici ce qu'ajoute de dramatique le fait que des humains continuent à y mener une vie qu'ils s'efforcent de rendre normale. Le déblaiement effectué par une équipe de femmes se passant briques et moellons de main en main est une image saisissante de l'activité de fourmi, dérisoire dans son résultat immédiat, admirable par la confiance dans un instinct aveugle, qu'adopte à certains moments le comportement humain.

Les Assassins sont parmi nous ne suffit évidemment pas pour augurer une renaissance du cinéma allemand comparable à celle des années 1920-1925.

Attendons la suite.

H. Knef et A. Paulsen dans « les Assassins sont parmi nous ».

PETITES CHRONIQUES

PIERRE BOURDAN

Tous ceux qui durant l'occupation aimaient suivre sur les antennes de la B. B. C. les causeries des « trois amis » pendant l'émission « les Français parlent aux Français » auront appris avec émotion la tragique disparition de Pierre Bourdan au large du Lavandou.

Né à Perpignan en 1909, Pierre Bourdan avait à la fin de ses études embrassé la carrière de journaliste. L'armistice le surprit à Londres, où tout aussitôt il se mit au service de la B. B. C., et pendant quatre ans il ne cessa d'encourager ses compatriotes à la résistance en attendant la libération, à laquelle il participa d'ailleurs dans les rangs de la glorieuse division Leclerc.

Elu député de la Creuse à la première Constituante, il fut réélu en 1946 par le troisième secteur de Paris à l'Assemblée nationale actuelle, où il siégeait sur les bancs de l'U. D. S. R.

Il avait été ministre de la Jeunesse, des Arts et des Lettres, chargé de l'Information, dans le cabinet Ramadier (23 janvier-22 octobre 1947).

MARGUERITE MORENO

Mme Marguerite Moreno vient de mourir. Le théâtre français a perdu une grande comédienne. Née en 1871, Marguerite Monceau, dite Moreno, avait remporté à dix-neuf ans un premier prix de tragédie au Conservatoire. Elle avait débuté en 1890 chez Molière, dans le rôle de la Reine de *Ruy Blas*. Après avoir été applaudie dans tout le répertoire tragique, elle quitta le Français pour les scènes du boulevard. Tout dernièrement elle avait triomphé dans *la Folle de Chaillot*, de Giraudoux.

Elle avait enseigné avant 1914 au conservatoire de Buenos-Aires, où elle s'était attachée à faire aimer la France. Toute sa vie ne fut d'ailleurs tendue que vers ce but, et, si le théâtre français a perdu une incomparable interprète, la France a perdu une femme de cœur, une grande patriote.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA SUÈDE :

Henri Queffélec, *Portrait de la Suède, la terre et les hommes* (Hachette, 272 pages). « Les bavardages des étrangers sur notre soleil de minuit et nos hors-d'œuvre ne projettent aucune lumière sur les particularités de notre caractère, notre histoire, nos possibilités », a dit le grand écrivain suédois von Heidenstam.

Prenant cette observation pour épigraphe, l'auteur s'écarte des poncifs traditionnels sur la carnation des blondes, la lumière nordique, les lacs embrasés de soleil, etc. Le roi Henri IV, qui visitait un couvent, ne tarissait pas de compliments sur tout ce qu'il y voyait, mais à chacun de ces compliments un moine répliquait : *Transeuntibus !* « C'est vrai pour ceux qui passent, mais la réalité leur échappe. »

C'est cette réalité de la vie suédoise que nous rend M. Queffélec avec une vigueur et une sûreté de perception qui font la qualité de ce livre. Il évoque les images de cette vieille terre, la variété de ses paysages et de ses saisons, l'amour de ses habitants pour la nature, l'obsession de son glorieux passé. Il analyse ce sentiment indéfinissable que les Suédois appellent *Stämning*, recherche d'une atmosphère, d'une ambiance, d'une consonance entre un état d'esprit et le cadre domestique ou naturel de la vie nordique.

Les Suédois sont le peuple où l'on remercie le plus souvent : le mot *tack* (merci) est la clé de la Suède, dit-il. On y remercie d'un remerciement : là point d'obséquiosité, mais une politesse charmante. On y évite le mot « vous » : il a fallu qu'une société se crée dont les membres portent un *ni* (vous) dans un petit cercle pour acclimater le vouvoiement.

C'est en même temps une terre de progrès. On trouve dans les cathédrales des places réservées aux gens qui entendent mal. Au Parlement les députés votent en appuyant sur un bouton. Et on compte un appareil téléphonique pour six habitants...

LA GUERRE MONDIALE :

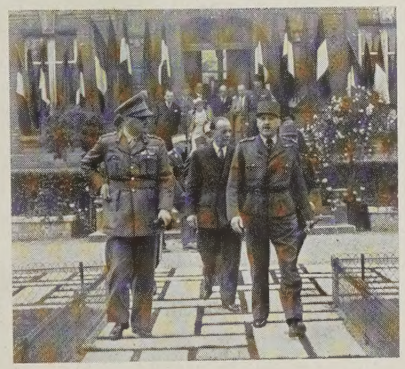
Général J. Armengaud, *le Drame de Dunkerque* (*mai-juin 1940*), (Plon, 378 pages). Le nom de Dunkerque symbolise aux yeux des Français le plus douloureux épisode de la campagne qui a marqué l'effondrement passager de notre puissance militaire. Puisant à des sources nombreuses, l'auteur, qui a dirigé le service historique de l'armée, retrace la « bataille du Nord » et les tragiques journées de l' « enfer de Dunkerque », auquel 335.000 hommes réussirent à échapper en rivalisant d'héroïsme et de discipline.

Les effectifs anglais évacués sous le feu s'élevèrent à 224.600 hommes ; les effectifs français à environ 115.000. A peu près sans précédent dans l'histoire, les opérations d'embarquement sous le feu de l'artillerie, le bombardement de l'aviation et les torpilles donnèrent lieu à des prodiges d'audace et de sang-froid.

Les traits de stoïcisme et d'abnégation y abondent : témoin cet équipage du *Siroco* dont les marins criaient, tandis que le bâtiment s'enfonçait dans les flots : « Sauvez les soldats d'abord ! »

Ainsi revit sous une plume particulièrement autorisée cette « mystique de Dunkerque », qui rejoint d'une guerre à l'autre la « mystique de Verdun ». « Dunkerque, c'est la résistance poussée à la suprême limite grâce au puissant levier des forces morales », « la terre sacrée sur laquelle montent la garde les marins couchés sur les hauts-fonds de la mer du Nord autour des carcasses de leurs bateaux... »

ALBERT MOUSSET.



Les généraux Piron et Kœnig quittent l'hôtel de ville, où ils ont été reçus par le maire, M. Fossorier (au centre).

ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DE DEAUVILLE

Les 10 et 11 juillet, Deauville célébrait par anticipation le quatrième anniversaire de sa libération.

A cette occasion, elle avait invité, outre le général Kœnig, ancien commandant en chef des F. F. I., le lieutenant général Piron, commandant de l'armée belge qui libéra Deauville en août 1944.

Après une réception à l'hôtel de ville, M. Fossorier, maire de Deauville, accompagna ses hôtes dans la visite qu'ils firent aux différents théâtres d'opérations qui marquèrent les étapes de la libération de la Normandie.

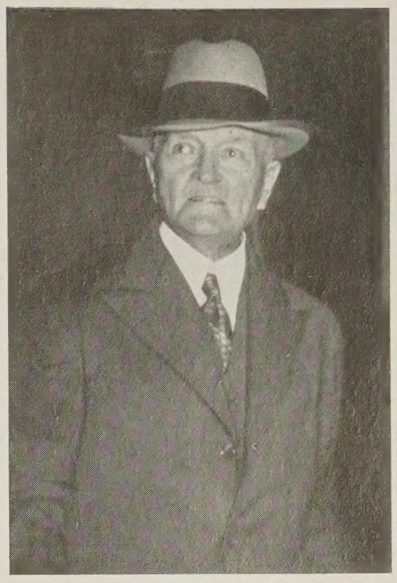
Une soirée de gala donnée au casino a terminé brillamment ces fêtes.

THADÉE NATANSON

En publiant chez Albin Michel *Peints à leur tour*, M. Thadée Natanson nous fait pénétrer dans l'intimité des peintres et sculpteurs les plus célèbres de notre temps. De Renoir à Vuillard et de Maillol à Rodin, il nous offre une cinquantaine de portraits étonnants. L'auteur s'est en effet moins préoccupé de regarder travailler ces maîtres de la palette et du ciseau que de les regarder simplement vivre, et l'ouvrage de M. Thadée Natanson est, avant tout, un recueil d'anecdotes, un véritable album de croquis qui fait revivre les gloires de l'Ecole de Paris.

Une trentaine de dessins hors texte, choisis avec goût et dont certains sont surprenants, éclairent le lecteur en lui faisant souvent découvrir la véritable personnalité d'un artiste.

M. Thadée Natanson devant son propre portrait peint par Vuillard.



LE GÉNÉRAL PERSHING

Le général John J. Pershing vient de mourir à Washington, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. C'est une grande figure américaine amie de la France qui vient de disparaître.

Appelé par le président Wilson le 2 avril 1917 au commandement du corps expéditionnaire américain, le général Pershing adopta d'emblée les méthodes des chefs de l'armée française et ne tarda pas à se lier d'une grande amitié avec Foch. En 1918, le 13 septembre, il remporta sa première grande victoire en réduisant, en quelques heures, la poche de Saint-Mihiel. Enfin, il participa brillamment à l'offensive générale, notamment dans l'Argonne. Le Sénat américain lui avait en 1915 décerné le titre de général des armées des Etats-Unis, et jusqu'à sa retraite, en 1924, il fut chef d'état-major de l'armée américaine. La France, à laquelle il ne cessait de rendre hommage, lui avait prouvé sa reconnaissance en le faisant grand-croix de la Légion d'honneur et en lui donnant la Médaille militaire.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Les peintures de Harold Rotenberg exposées à la galerie des Beaux-Arts révèlent un peintre, un vrai.

Cet artiste, dont les succès sont déjà nombreux aux Etats-Unis, qui fut élu président du « Rockport Modern Groupe » et de la « Gloucester Art Society », expose pour la première fois à Paris. Très jeune, il était venu travailler à Montparnasse, et revint à plusieurs reprises en France. L'influence de certains de nos grands maîtres l'ont marqué ; toutefois, malgré les apports qu'il doit à Soutine et à Friesz, sa facture reste très personnelle. Ses paysages dramatiques et sombres offrent une puissance de vision et de technique remarquable, et son lyrisme s'exalte dans la joie des chaudes couleurs. Son style toutefois reste sobre et nuancé et il évoque magistralement les sites espagnols, âpres et calcinés, aux ciels fulgurants. Sa *Vue des Tuileries*, aux harmonies d'un bleu sombre, nous a vivement ému.

On peut voir à la galerie Hermann un ensemble de peintures de jeunes et de quelques aînés. Paul Charlot est représenté par des marines aux verts acides, mais de belles tonalités ; Clavé est un lyrique et un expressionniste qui fait songer parfois à Rouault, Yves Trévédy peint des paysages bretons aux tons gris et rouges de grande sobriété et de belle facture.

Parmi les « aînés », on peut compter déjà Brianchon, toujours aussi fin et subtil, puis voici Friesz et ses ciels tumultueux et ses voiliers qui se balancent sur la crête des vagues, Utrillo, ce Montmartrois qui évoque la « butte » de nos jours, comme Georges Michel l'évoquait en 1830 ; enfin Vlaminck avec ses toiles œuvrées dans une pâte riche, et son pathétisme. C'est un bel ensemble digne d'être vu.

MAURICE SÉRULLAZ.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER WLERICK.

BIBLIOGRAPHIE

Combien émouvant est cet *Amour charnel de la patrie* de M. André David. Ecrit aux Etats-Unis en 1944, ce livre, qui a paru à New-York aux éditions de la Maison française, a fait connaître au monde libre le drame de la France asservie. Quel ardent plaidoyer et aussi quel cri de détresse lancé à la face du monde ! Il était nécessaire que ces pages fussent écrites, afin que nul n'ignore sur le nouveau continent le martyre des peuples asservis. Il est aussi nécessaire que ce livre soit lu et relu par ceux qui auraient tendance à trop vite oublier et par ceux qui oseraient encore être sceptiques.

Dans la collection « Montagne » des éditions Victor Attinger à Paris, Mme d'Albertas vient de publier *Des calanques aux faces nord,* suite de récits d'ascensions et de courses en montagne. Le titre peut étonner, mais l'auteur a voulu prouver que l'entraînement dans les calanques méditerranéennes pouvait conduire à la conquête des *faces nord* les plus réputées des Alpes. L'escalade des falaises et des rochers abrupts de la côte d'azur exige une technique éprouvée et apparaît comme un véritable terrain d'essai. Mme d'Albertas, qui a à son actif quelques ascensions remarquables, a su conter ses exploits avec une simplicité qui en rend la lecture fort attrayante. *Des calanques aux faces nord,* que Lucien Davier a enrichi de ses notes techniques, passionneront tous les alpinistes.

MM. Emile de la Füye et Emile-Albert Babeau ont entrepris de détruire les légendes qui ont entouré, dès le siècle dernier, la naissance de la Sainte Alliance. Fondée en 1815, trois mois après Waterloo, par le tsar Alexandre Ier, cette alliance a été souvent confondue avec les traités de Vienne signés la même année. L'ouvrage de MM. de la Füye et Babeau nous en dévoile le mécanisme exact en des pages émaillées de nombreuses anecdotes qui nous livrent également quelques portraits remarquables des grandes figures diplomatiques du temps. (*La Sainte Alliance,* Denoël, éditeur.)

« Les Vierges folles », tapisserie de Marc Saint-Saens.

EXPOSITION DE TAPISSERIES AU PALAIS DE JACQUES CŒUR A BOURGES

Toutes les villes de France semblent avoir à cœur de présenter au public un attrait nouveau. A Bourges, le palais de Jacques Cœur, qui est en lui-même une merveille, se voit réchauffé par soixante tapisseries tant anciennes que modernes. Grâce à elles cette magnifique demeure a repris momentanément une vie qui semblait l'avoir quittée pour toujours. Les organisateurs de cette exposition ont trouvé là une nouvelle occasion de prouver la valeur plastique et poétique de la tapisserie. Ils ont habilement alterné les salles anciennes et modernes. Les tapisseries de l'Apocalypse d'Angers, vieilles de plus de six cents ans, précèdent immédiatement celles de Jean Lurçat, qui, dans leur modernisme et leur hardiesse, découlent cependant de la meilleure tradition française. Leur sens symbolique, leur rigoureuse composition, leur savante économie de couleur donnent à ces œuvres la valeur plastique et murale de leurs grandes aînées.

On sait que la renaissance contemporaine de la tapisserie française est l'œuvre de Jean Lurçat, auquel se sont bientôt joints Marcel Gromaire, Lucien Coutaud, Marc Saint-Saëns et une pléiade de jeunes artistes enthousiastes qui savent créer un art collectif respectant nos vieilles traditions tout en employant un vocabulaire de nos jours.

Si Jacques Cœur revenait visiter sa demeure, il serait satisfait de l'aspect que lui ont donné les organisateurs de cette magnifique exposition qui a réveillé son palais, depuis si longtemps endormi.

A. H.

M. C. Pineau quitte la gare maritime du Havre en compagnie de M. F. Fabre.

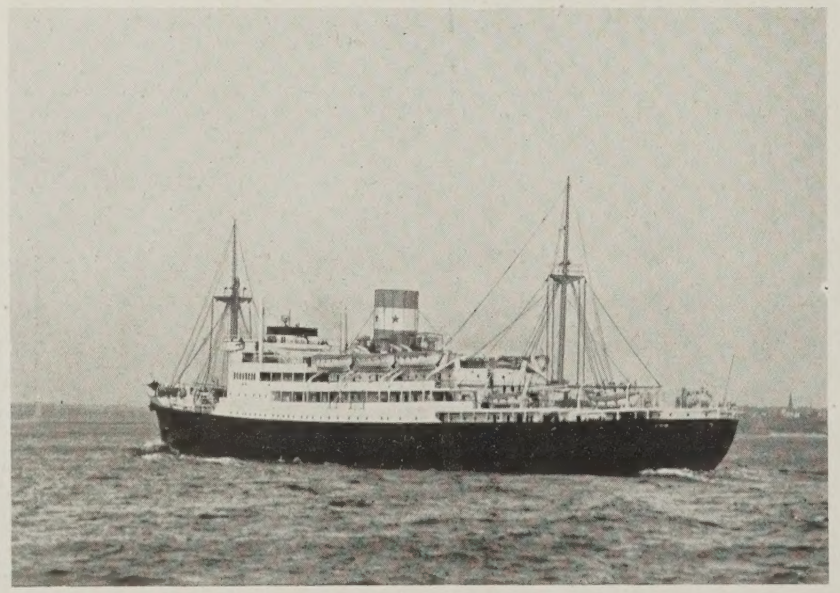
MISE EN SERVICE D'UN NOUVEAU PAQUEBOT

Récemment le port du Havre a vu une cérémonie faite pour réconforter ceux qui s'intéressent au redressement de la France.

La Compagnie des Chargeurs réunis, que préside M. Francis Fabre, a procédé, en effet, à la mise en service de son nouveau paquebot, *Foucauld,* en présence de M. Christian Pineau, ministre des Travaux publics et des Transports, de l'amiral Lemonnier et de nombreuses personnalités politiques et techniques.

Prototype d'une série de trois, que compléteront le *Brazza* et le *Général-Leclerc,* comme lui destinés à la ligne Bordeaux-Afrique noire, le *Foucauld* est doté de tous les perfectionnements modernes, qui lui permettent d'assurer à ses quelque six cents passagers le confort dans l'élégance.

Répondant à l'allocution de M. Fabre, M. Pineau adjura les ouvriers de ne pas compromettre l'œuvre de redressement technique déjà réalisée par les transports français depuis la libération.



COURRIER DE L'AVIATION

Le parlement a adopté le 2 juin une loi organisant la société nationale Air France, qui se trouvait sans statut défini depuis la fin de la guerre. Les traits essentiels de la nouvelle législation sont : la participation de capitaux privés (15 % pour les personnes privées, 15 % pour les collectivités) à la constitution du capital d'une société nationale ; la possibilité pour Air France de prendre des participations dans des entreprises annexes sous réserve d'une autorisation par décret ; la présence au conseil, outre les représentants des ministres des Travaux publics, Transports et Tourisme, des Finances, et des Affaires étrangères, du personnel et des actionnaires autres que l'Etat, de quatre administrateurs non fonctionnaires. Le prix de rachat des actions sera fixé par une commission spéciale.

Les sociétés de transport privées, de leur côté, ne demeurent pas inactives. Groupées dans une Fédération internationale, elles viennent de tenir, à l'Aéro-Club de France, leur première assemblée générale. Les sociétés françaises ont également créé une bourse de fret aérien qui doit déterminer les statuts de la nouvelle profession de courtier en fret aérien.

Des débats d'un tout autre aspect ont marqué à la Chambre la discussion relative à la situation financière de la Société nationale d'études et de construction de moteurs aéronautiques (S. N. E. C. M. A.). L'attention du parlement avait été particulièrement attirée par le rapport de M. Pleven, qui montrait clairement la situation fâcheuse de la société. La loi votée le 26 juin prend, pour remédier à une situation très difficile, un remède exceptionnel. La gestion de la S. N. E. C. M. A. est confiée à un administrateur spécial qui ne pourra cumuler cette fonction avec celle de directeur d'entreprises privées. Il n'est nommé que pour six mois, renouvelable pour une fois par le gouvernement. Cette tâche difficile a été confiée à M. Potez, le constructeur bien connu.

Outre-Atlantique, le développement de l'aviation militaire a été endeuillé par deux accidents : l'avion expérimental Douglas Skystrak, qui avait battu le 25 août le record du monde de vitesse avec 1.040 km.-h., s'est abattu au décollage d'un vol de mise au point, tuant son pilote Howard Lilly, spécialiste des vols transsoniques. On sait maintenant, et de source officielle, que deux autres prototypes de grande vitesse, le Bell XS-1 et le North American XF-86 ont dépassé à plusieurs reprises la vitesse du son.

Dans cette course aux performances, on ne sait pas grand-chose encore des résultats obtenus par l'U. R. S. S., sinon que l'Armée rouge de l'air dispose d'au moins cinq cents chasseurs à réaction, de fabrication russe, ainsi que de bombardiers lourds à réaction pouvant emporter 2 tonnes de bombes à 700 km.-h.

L'autre accident, dont les causes demeurent encore inconnues, est survenu à un appareil de gros tonnage, qui semble avoir explosé en vol, le 5 juin : le Northrop YB-49. C'était une aile volante, munie de huit moteurs à réaction, et capable de porter 15 tonnes de bombes à une vitesse voisine de 800 km.-h.

Sans doute serait-il prématuré de décrire aujourd'hui l'aspect que prendrait dans l'espace un autre conflit. Une chose est certaine, c'est que le moteur à réaction y serait roi.

On conçoit dès lors la gravité des problèmes que pose, pour un pays comme le nôtre, l'équipement de notre armée de l'air.

A Brétigny a eu lieu récemment un exploit très remarquable. Le lieutenant parachutiste Cartier a sauté d'un Gloster Meteor, à la vitesse de 700 km.-h., pour essayer un nouveau dispositif anglais de siège éjectable. La réussite de cet essai marque un progrès nouveau pour la sécurité des vols à grande vitesse.

Jean Queille.

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

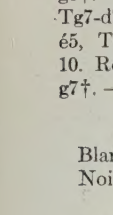
POUR LES GRANDS ET LES PETITS

Les plus élégantes et les mieux conçues des balançoires de jardin et d'appartement à une et à deux places sont fabriquées en tubes d'acier par les Établissements Marchand, 21, rue du Giré, à Rueil-Malmaison (Seine-et-Oise).

Tél. : Mal. 08-93.

Portiques de sports démontables. Groupes de balançoires pour écoles. Livraison rapide. Prix intéressants.

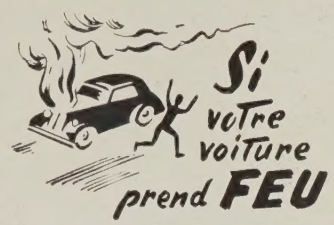
La Bonne Vinchée
LE VIN D'UNE ÉLITE



GRAND VIN VIEUX BOUQUETÉ, CORSÉ ET RACÉ, SOIGNÉ ET VIEILLI DANS LES CAVES

J. VINCHES
A NARBONNE

VOTRE VOITURE VAUT UNE FORTUNE



L'**Extincteur O. B.** à poinçon découpeur permet l'ouverture de l'appareil comme celle d'une simple boîte de conserves, ce qui le rend infuyable et permet l'arrêt de fonctionnement à volonté.

Notice gratuite sur demande

Extincteur O. B., 66, route de la Reine, Boulogne-sur-Seine. MOL. 47-77.

Seul

EXTINCTEUR O. B.

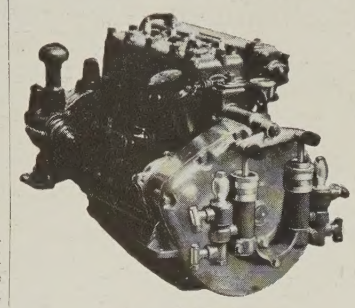
Vous la sauvera.

Pour paraître dans cette rubrique, *adressez-vous à :*
La Publicité Moulin,
6, rue de Milan, Paris (9e).
Tel. : TRI. 45-11.

LES MOTEURS COUACH

Seule une grande firme spécialisée dans la fabrication des moteurs marins peut vous fournir, avec le maximum de garanties, le type exact de moteur convenant à votre bateau.

Grâce à leur cinquante-deux années d'expérience, les moteurs Couach ont



Moteur 10 CV Couach vu côté de la pompe à balancier.

acquis dans le monde entier une place de tout premier plan.

Les moteurs Couach se singularisent par leurs hautes qualités techniques ; ils ont d'ailleurs toujours orienté leurs efforts vers la sécurité. Les moteurs Couach sont construits pour durer, leur régime lent les rend inusables.

Il faut également souligner la pompe à balancier, particulièrement appréciée des usagers, et qui assure aux 7, 10 et 15 CV Couach un parfait refroidissement.

Pour tous renseignements : Moteurs Couach, 125, boulevard de la Plage, Arcachon.

POUR CONDUIRE EN SÉCURITÉ

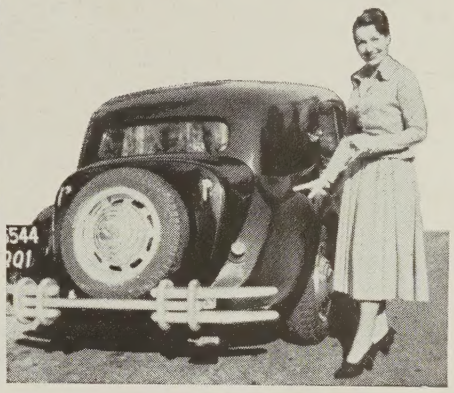
Le bras indicateur de direction — qui est d'ailleurs réglementaire — est le seul signal visible en tout point, de jour et de nuit, qui permette de prévenir efficacement avant de virer.

Les indicateurs Marchal, de présentation élégante, sont très robustes et fonctionnent parfaitement avec une consommation réduite.

Marchal lance actuellement un nouveau « commutateur à minuterie » avec lequel les bras sont automatiquement rabattus au bout de quelques secondes. Cet appareil vous libère de toute préoccupation, supprime les oublis et évite les contraventions.

Quels que soient vos bras, améliorez-les en montant une minuterie Marchal.

NOTE D'ÉLÉGANCE « SPEED »



L'équipement de luxe Speed est constitué par quelques accessoires de haute qualité qui donneront à votre voiture une ligne nouvelle :

1° Les roues Speed en alliage spécial à haute résistance, qui ont fait l'objet du procès-verbal n° 1226 du Centre technique de l'automobile ;

2° Les pare-chocs aux lignes les plus aérodynamiques ;

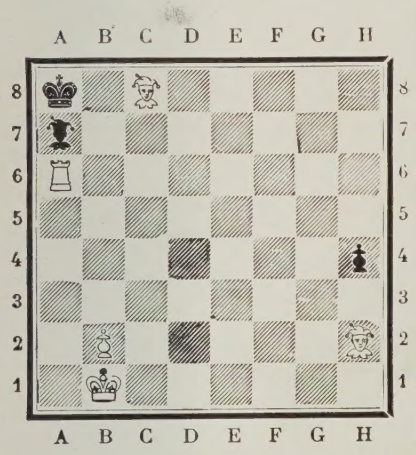
3° La malle arrière, toujours très utile pour le transport des bagages.

Pour tous renseignements : Etablissements Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI 87-40.

LES ÉCHECS (N° 50)

Solution du problème n° 50, par le professeur Georges Dulcu (Roumanie).

France-Illustration 1948.



Mat en sept coups.

1. Ta6-a1, h4-h3. — 2. Rb1-a2, Fa7-d4. — 3. Ra2-b3†, Fd4-a7. — 4. Rb3-a4, Fa7-b8. — 5. Ra4-b5†, Fb8-a7. — 6. Rb5-a6 et 7. Fç8-b7 mat.

Voici la solution des deux autres problèmes du même auteur parus inédits dans le même numéro de *France-Illustration.*

N° 51.

Blancs : Rb1, Tg1, Ff6, Cf8, Ch6.
Noirs : Rh8, Tg7, Pa3, Pg2.

Mat en douze coups.

1. Ff6-a1, a3-a2†. — 2. Rb1-b2, Tg7-b7†. — 3. Rb2-ç2†, Tb7-g7. — 4. Rç2-ç3, Tg7-g3†. — 5. Rç3-ç4†, Tg3-g7. — 6. Rç4-d4, Tg7-d7†. — 7. Rd4-é4†, Td7-g7. — 8. Ré4-é5, Tg7-g5†. — 9. Ré5-é6†, Tg5-g7. — 10. Ré6-f6, Tg7-a7. — 11. Rf6-g6†. Ta7-g7†. — 12. Fa1×g7 mat.

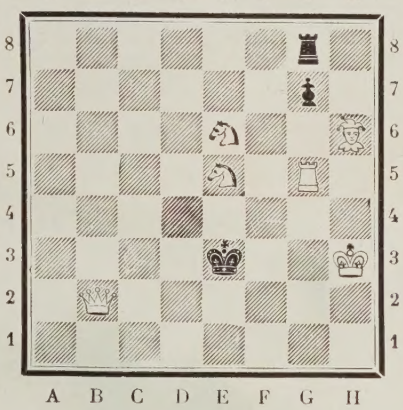
N° 52

Blancs : Ra4, Cd1, Ch6, Pa3, Pg4, Ff6.
Noirs : Rh8 Tg7 Ph7, Pa6.

Mat en cinq coups.

1. Ff6-a1, a6-a5. — 2. Cd1-b2, Tg7×g4†. — 3. Cb2-ç4†, Tg4-g7. — 4. Cç4-é5, Tg7-g4† (4. ..., Tg7-g1. — 5. Cé5-g6 mat). — 5. Cé5×g4 mat.

Problème n°53, par Sam Loyd (New-York State Chess Association.) 22 février 1892.



Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Championnat du monde (Hollande, mars 1948).

Blancs : Botwinnik. Noirs : Keres.

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cb1-ç3, Ff8-b4. — 4. é2-é3, 00. — 5. a2-a3, Fb4×ç3†. — 6. b2×ç3, Tf8-é8. — 7. Cg1-é2, é6-é5. — 8. Cé2-g3, d7-d6. — 9. Ff1-é2, Cb8-d7. — 10. 00, ç7-ç5. — 11. f2-f3!, ç5×d4. — 12. ç3×d4 (dédoublant son pion, ce qui accroît le potentiel de la paire de fous blancs) 12. ..., Cd7-b6. — 13. Fç1-b2, é5×d4. — 14. é3-é4! (reprendre le pion noir d4 ne presse pas, car il ne peut fuir. Les noirs ont maintenant un pion faible sur d6 et vont succomber à la pression combinée de la dame blanche et du fou blanc sur les cases noires. La disparition du fou noir sur noir a affaibli considérablement le jeu noir) 14. ..., Fç8-é6. — 15. Ta1-ç1, Té8-é7. — 16. Dd1×d4 (un doublement Turton de sinistre augure) 16. ..., Dd8-ç7. — 17. ç4-ç5, d6×ç5. — 18. Tç1×ç5, Dç7-f4. — 19. Fb2-ç1, Df4-b8 (19. ..., Df4-h4?. — 20. Fç1-g5 gagne la dame noire). — 20. Tç5-g5!, Cb6-d7. — 21. Tg5×g7†!!, Rg8×g7. — 22. Cg3-h5†, Rg7-g6 (si 22. ..., Rg7-h8. — 23. Fç1-g5!, Db8-é5. — 24. Fg5×f6†! gagne. Ou si 22. ..., Rg7-g8. — 23. Ch5×f6† gagne. Ou si 22. ..., Rg7-f8. — 23. Fç1-h6† et 24. Ch5×f6† gagne). — 23. Dd4-é3!! Les noirs abandonnent.

La menace de mat par 24. Dé3-g5 ou h6 ne peut plus être parée que par 23. ..., Cf6×é4 et il suit alors 24. Dé3-h6†. Rg6-f5. — 25. Fç1-b2! avec mat imparable par g2-g4 ou Ch5-g7, car si 25. ..., Cé4-ç3. — 26. Fb2×ç3 simplement.

Blancs : Euwe. Noirs : Smyslov.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-b5, a7-a6. — 4. Fb5-a4, Cg8-f6. — 5. 00, Ff8-é7. — 6. Tf1-é1, b7-b5. — 7. Fa4-b3, 00. — 8. ç2-ç3, d7-d6. — 9. h2-h3, Cç6-a5. — 10. Fb3-ç2, ç7-ç5. — 11. d2-d4. Dd8-ç7. — 12. Cb1-d2, Ca5-ç6. — 13. d4×ç5, d6×ç5. — 14. Cd2-f1, Fç8-é6. — 15. Cf1-é3, Ta8-d8. — 16. Dd1-é2, g7-g6. — 17. Cf3-g5, Fé6-ç8. — 18. Fç1-d2, Rg8-g7. — 19. Ta1-d1, h7-h6. — 20. Cg5-f3, Fç8-é6. — 21. a2-a4, Dç7-b8. — 22. Fd2-ç1, Td8×d1. — 23. Té1×d1, Tf8-d8. — 24. Td1×d8, Fé7×d8. — 25. a4×b5, a6×b5. — 26. Cé3-d5, Cf6-g8. — 27. Fç1-é3, ç5-ç4. — 28. b2-b3, Cç6-a5. — 29. Cf3×é5, ç4×b3. — 30 Fç2-b1, Db8-b7. — 31. Fé3-d4, Rg7-h7. — 32. Cd5-f4, Fé6-ç4. — 33. Cé5×g6, f7×g6 (si 33. ..., Fç4×é2. — 34. Cg6-f8 mat). — 34. Cf4×g6, Rh7×g6. — 35. é4-é5†, Rg6-f7 — 36. Dé2-h5†, Rf7-f8. — 37. f2-f4, Fd8-b6. — 38. Dh5-f5†, Rf8-é7. — 39. Df5-h7†, Ré7-d8. — 40. Fd4×b6† (si 40. D×D, F×F† et C×D) 40. ..., Db7×b6†. — 41. Rg1-h2, Db6-é3. — 42. Dh7-f5 et Euwe abandonna en jouant ce coup.

Une analyse serrée de l'étude n° 46 de Pallas m'a montré qu'elle est démolie et que les noirs peuvent faire nulle. Je redonne la position.

Blancs : Ra8, Fg8, Pa4, Pa7, Pb6, Pç5, Pg5 Ph4.

Noirs : Rç8, Té7, Pa5, Pb7, Pç6, Ph7, Pg6 Ph5.

Pallas donne cette position comme gagnée pour les blancs, mais les noirs font nulle par la méthode suivante.

La tour noire ne doit jamais quitter la colonne é que dans les cas ci-dessous, et à tout coup de fou les noirs répondront par un coup de tour.

La tour noire doit toujours s'arranger pour n'occuper é5 que lorsque le fou est déjà sur f1 (si alors Ff1-h3†, Té5-f5! et les blancs n'ont pas de coup d'attente ; ou si Ff1-g2, Té5×ç5) et pour n'occuper é7 que lorsque le fou est déjà sur g8, de manière que le trait soit aux blancs dans ces positions. Si le fou vient sur a6, la tour va sur é7 pour défendre b7.

La résistance de la tour est insurmontable.

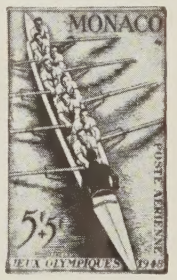
André Chéron.

PHILATÉLIE

L'ACTUALITÉ DE MONACO

C'est en juillet que les postes de la Principauté ont mis en circulation deux séries commémoratives, chacune composée de neuf timbres d'un montant de 100 francs.

La première est dédiée — avec un retard de trois ans — au centenaire de la mort du sculpteur monégasque François-Joseph Bosio (1768-1845). Les cinq valeurs poste comprennent : 50 c., Nymphe Salmacis (Gandon-Dufresne) ; 1 fr., Hercule tuant l'hydre (Gandon-Munier) ; 2 fr., Aristée (Gandon-Dufresne) ; 2 fr. 50, Hyacinthe (Gandon-Mazelin) ; 4 fr., portrait de l'artiste et

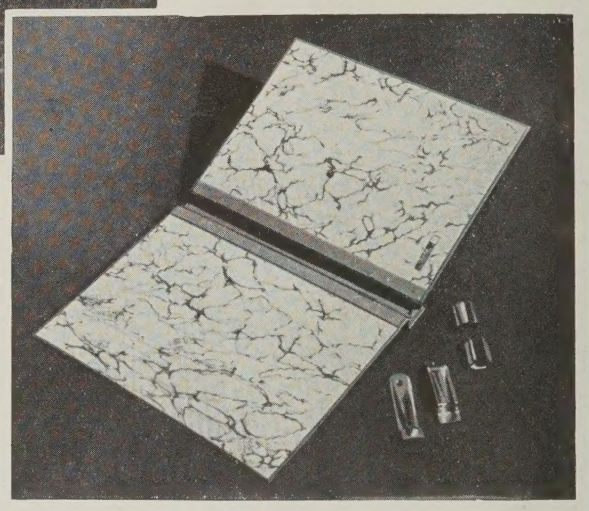


statue équestre de Louis XIV érigée à Paris, place des Victoires (Gandon-Cottet). La série aérienne reprend quatre de ces sujets avec une nouvelle légende : 5 + 5 fr., Hercule ; 6 + 9 fr., Aristée ; 10 + 15 fr., Hyacinthe ; 15 + 25 fr., Nymphe Salmacis (ce dernier en grand format).

Les *Jeux olympiques* de 1948 ont inspiré la seconde série. Toutes les maquettes, également dues à P. Gandon, illustrent les différents sports : 50 c., saut ; 1 fr., course à pied ; 2 fr., lancement du disque ; 2 fr. 50, basket ; 4 fr., natation. Poste aérienne : 5 + 5 fr., aviron ; 6 + 9 fr., ski ; 10 + 15 fr., tennis ; le 15 + 25 fr. évoque les régates dans la baie de Monaco. Ces vignettes ont été gravées par Mazelin, Piel, Barlangue, Munier, Ouvré, Serres et Dufresne.

J. Bellay.

La reliure Aclé, cartonnée et toilée, permet, grâce à un système judicieusement étudié, de rassembler en un volume agréable à la présentation et facile à consulter la collection de France-Illustration.



POUR CONSERVER

VOTRE COLLECTION DE

France ILLUSTRATION

IL VOUS FAUT UNE

NOUVEAUX PRIX APPLICABLES A PARTIR DU 1er AOUT

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre . . . **400** fr.

N° 8 : pour 1 semestre. . . **410** fr.

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures

la paire . . . . . **42** fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

pour **1** reliure . . . . . **85 fr.**

pour **2** reliures. . . . . **105 fr.**

Pour "France-Illustration littéraire et théâtrale"

N° 7 : une année . . . . **330** fr.

Clefs de montage. . . . . **42** fr

FRAIS D'ENVOI . . . . . **80 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

RELIURE MOBILE ACLÉ

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse, Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1948.
Imprimeur n° 53.